Simon

Jocelyne Desverchère

VISIT...

LANZAROTE Caliente.COM

Jocelyne Desverchère

Simon

JOCELYNE
DESVERCHÈRE

P.O.L

L'enfant est là. Il capte le vol silencieux de l'oiseau. Il attend.
Des sauts, des bonds et des voltiges. Maintenir le cap. Simon s'accroche, il compte ses pas.

Ceci n'est pas un conte pour enfants.

Jocelyne Desverchère

Simon

Roman

P.O.L
33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6e

J'ai six ans et ce sentiment d'être responsable m'exalte.

« Oui, bien sûr, je ne dirai pas à papa. Non, je te promets, je ne dirai rien. »

J'aime ça, me saisir du porte-monnaie qui sert à faire les courses, et partir seul chercher le pain chez le boulanger du coin, ou me rendre à la supérette.

Il me suffit de tourner à droite et encore à droite.

Pas de changement de trottoir, pas de rue à traverser.

Je m'appelle Simon.

C'est mercredi, je n'ai pas école.

C'est un jour où mon père peut se rendre à son travail, de l'autre côté de la ville.

Je reste avec ma mère, on aime bien être, comme ça, tous les deux.

Je la rejoins dans le lit, quand j'entends la porte claquer. Et on se rendort, un peu, blottis. Mes mains dans ses cheveux, ils sont longs, blonds. « Une cascade d'or », comme une formule magique qui sait calmer ses pleurs.

J'aime soulever mes paupières tout doucement et scruter le moment où elle plongera son regard bleu dans mes yeux, je les refermerai aussitôt dans l'attente de ses baisers tendres dans le creux de mon cou, sur mes mains.

À voix basse, elle m'ordonne d'aller chercher des victuailles pour tenir le siège.

« La liste est longue », c'est la remarque que me fait la vieille dame qui se tient juste derrière moi à la boulangerie.

« Je ne sais pas, c'est maman qui m'a demandé : une tarte aux pommes, une autre au citron, deux fraisiers, quatre éclairs au chocolat, non, pas d'éclair au café, deux choux à la crème anglaise, trois grands macarons à la vanille, et aussi deux traditions. »

Je compte et recompte, un plus un, deux, plus deux, quatre, plus quatre, huit, plus deux, dix, plus trois, treize. Soit deux mains et trois doigts. Treize gâteaux qui réclament deux boîtes en carton blanc, ficelées chacune par un ruban d'or. J'observe les mains, les doigts de la boulangère. Elle tire sur la bobine, coupe, entoure, soulève les boîtes, avec habileté et rapidité, les pose devant moi.

Je lui tends un billet de vingt euros et un de dix. Elle me rend la monnaie, je ne vérifie pas que le compte est bon, je la crois.

Je saisis les deux pains que j'enfourne dans mon sac à dos. Et je fais glisser mes doigts sous la boucle du ruban, une boîte dans chaque main.

Le retour est moins rapide. Il n'est pas simple de marcher, d'éviter les passants, tout en maintenant les boîtes bien à l'horizontale.

J'imagine que le fraisier peut se vautrer sur l'éclair au chocolat, qui lui-même se télescoperait avec la tarte au citron.

J'ai peur de ne pas réussir ma mission.

J'hésite et opte pour déposer les boîtes devant la porte d'entrée de

l'immeuble. Faire le code demande une main libre, mais également de me mettre sur la pointe des pieds pour accéder à la ligne du haut : 2.1.B.1.9, ça marche. J'entends le clic, c'est rassurant. Je pousse la porte de tout mon corps, elle est lourde et je la maintiens bloquée avec le crochet mural, pour ressortir et récupérer mes munitions.

La gardienne m'autorise à la laisser ouverte. Elle me hèle du fond de la cour qu'elle s'efforce de nettoyer. Cigarette au bord des lèvres tout en domptant un long tuyau jaune en plastique. « C'est pour toi tous ces gâteaux ? » Je la regarde furtivement de loin, je ne réponds pas, et accélère mon pas quand je la vois se rapprocher. Je suis déjà au premier étage quand elle me lance un « bon appétit » du bas des marches.

Elle m'impressionne parce qu'elle a une voix forte et un rire sonore qui monte jusqu'à chez nous, surtout le week-end.

« Et voilà, ça recommence ! Anita qui se transforme en Marilyne ! »

Ce sont des sons sourds qui montent jusque sous ma couette, j'entends battre mon cœur, j'essaye de suivre le rythme de la musique ou au contraire de décaler.

Le mois dernier, ma mère est descendue dans la nuit pour lui demander de baisser, et Anita, saoule « comme une Polonaise » qu'elle est, a maintenu ma mère par le poignet jusqu'au petit matin. Seule, triste et dans la panique, elle l'a entraînée à boire.

Chaque vendredi soir, Anita, elle part à la chasse à l'homme.

« Si tu crois que c'est facile de travailler comme ça loin des miens, avec mes enfants chez ma mère, loin comme ça. Je me sens seule, j'ai besoin de chaleur humaine, oui ! Regarde, je me fais belle, oui, j'ai changé de couleur de cheveux, presque blanc mais encore blond quand même, ça plaît, oui… Toi aussi, tu as ton homme, ton fils avec toi, c'est pas comme moi… Je crois toujours que c'est pour la vie… les deux avec le même père, oui, et dès que j'ai pu, c'est moi qui ai foutu le camp. Il s'en est trouvé une autre à qui il pouvait mettre sur la gueule… Dans les bars, tu sais, c'est pas compliqué, tu t'installes au comptoir un moment… C'est sûr que c'est pas à l'heure de l'apéro, c'est un peu plus tard ou alors très tôt… Je sais pas, je sais pas pourquoi, je tombe tout le temps sur des types pas gentils, hein ? Si, le petit gros tu l'as connu, ah non ? Peut-être pas… Peut-être que c'est quand tu es partie te mettre au vert l'année dernière… Je ne sais plus… Il était mignon. Un vrai ourson, tu vois, gentil… Il me faisait des cadeaux. Mais qu'est-ce que tu veux ? Moi, le voir que le vendredi soir pour faire… tu vois ce que je veux dire… moi, la baise, tu vois, c'est important, oui… Mais quand même j'ai besoin de tendresse… Et là, tu vois avec l'autre abruti qui veut que je parte avec lui me marier… Tu sais ce qu'il m'a dit ? Qu'il me défigurerait avec de l'acide si je viens pas avec lui ! Oui ! Sans blague… Oui, j'ai porté plainte… Oui, je me suis fait accompagner par Francisco du premier… Francisco ? Non, non, non ! Il est pas très sexy quand même… C'est

important… Ha ha ha ! Il est gentil. Mais là, ma chérie, non merci ! J'ai besoin d'un peu de fermeté quand même… Oh oui, écoute, je profite, je suis encore jeune… Quel âge tu me donnes ? Ah oui ? Je te l'ai dit déjà… Allez, tiens ! Goûte-moi celle-là… »

J'ai été réveillé par les vomissements de ma mère, mon père était furieux.

« Qu'est ce qu'y t'a pris de boire comme ça ?

– J'ai essayé de remonter, elle m'a maintenu le poignet, elle a une de ces poignes. Regarde ! J'ai même la marque de ses doigts. »

C'est vrai. Je suis debout dans le chambranle de la porte de la salle de bains, je les vois.

Mon père aide ma mère à se relever, elle s'assoit sur le rebord de la baignoire, et murmure : « Pardon, chéri. »

Il lui lave le visage avec un gant, le lui essuie avec une serviette éponge. Quand mon père se recule pour déposer la serviette sur le portant, ma mère rouvre les yeux, m'aperçoit.

« Oh ! mon cœur, tu es déjà réveillé ? »

Ses yeux sont bleu-encore-nuit, ce matin, elle est pâle.

J'ai sommeil. Le soleil n'est pas là.

Chacun une boîte sur les genoux, nous filons à l'arrière d'une voiture taxi dans la ville, il pleut.

Ma mère est élégante, ce matin, un pardessus beige, la taille marquée, une jupe à motifs géométriques bleus et blancs et des chaussures rouge vif à talons. Installé à sa droite, elle me caresse l'intérieur de la main gauche, ça me chatouille un peu. Je tourne mon visage vers elle. Elle a le regard planté droit devant elle, je me demande à quoi elle pense.

Elle se penche entre les deux sièges avant et demande au conducteur s'il veut bien monter le son : « Un peu plus fort si vous voulez bien… Ah ! J'oublie à chaque fois comme c'est beau… » J'aime bien entendre ma mère chanter, elle ne connaît pas toutes les paroles, elle tente de suivre le chanteur dans les basses, elle n'y arrive pas, ça me fait rire. Je cherche moi aussi à faire comme elle, elle m'encourage, se tourne vers moi, bat le rythme de la main en la soulevant et l'agitant comme une vague pour accompagner mes tentatives.

Le chauffeur klaxonne, un brusque arrêt nous projette contre le dossier des sièges avant, nos rires stoppés par la ceinture de sécurité, j'ai serré mon paquet avec force. Le ruban a laissé son empreinte dans la chair de mes doigts.

Nous sommes arrivés.

Ma mère descend en premier : « Je fais le tour ! » Elle m'ouvre la porte. Je me blottis sous son parapluie. Ma boîte contre moi, je sens le carton qui se ramollit, il pleut à verse, l'humidité.

Je cours pour être au même rythme que ma mère qui allonge le pas.

Une ruelle pavée, elle glisse et tangue, je vois sa boîte faire des sauts…

Elle sonne à un portail vert, très grand. La tête très en arrière, je tente d'apercevoir le ciel. Je m'arc-boute en vain, derrière le parapluie, une voûte arborée.

Un son.

Et la porte s'ouvre, sans que nous ayons besoin de la pousser, automatiquement, largement. Nous pénétrons dans une cour carrée : des arbres, des fleurs, et un chat. Une bâtisse en pierre, une porte vitrée coulissante. Nous entrons dans cette maison que je ne connais pas.

Et ma mère me demande de rester là, elle me confie sa boîte. Je la suis du regard s'engager dans un couloir, frapper à une porte, pénétrer dans une pièce, disparaître.

Je m'installe dans cette vaste entrée.

Un canapé, des chaises, des jeux pour enfants, une table sur laquelle reposent des journaux, des magazines, quelques illustrés.

J'aime particulièrement ces cahiers de coloriage : on commence par relier des points entre eux qui forment une figure, dans ce cas-ci un cheval cabré, je n'ai pas d'autre choix que de lui faire une robe rose et verte, les pattes rouges. Je n'ai trouvé que trois crayons dans la grande boîte en fer qui au départ en comptait vingt-quatre.

J'ai regardé les quatre livres cartonnés auxquels il manque parfois la page de fin ou bien une au centre, des livres pour les tout-petits vraiment.

Je me souviens que j'ai eu celui-là moi aussi : *La Petite Poule rousse*, ça me fait plaisir de la retrouver.

J'ai envie de faire pipi. Je patiente.

L'envie est pressante à présent. Je ne tiens plus et m'aventure dans le couloir. Je pousse une première porte. Au centre d'une pièce sans fenêtre, une machine à laver qui saute et vrombit s'avance vers moi. Je poursuis. La suivante est ouverte, je vois ma mère en compagnie d'une vieille dame en robe de chambre et chaussons roses aux pieds, côte à côte assises, sur une banquette face à un téléviseur, en train de regarder une partie de tennis ou de golf, je ne me souviens plus très bien.

Ma mère tourne la tête vers moi, elle ne me voit pas, je ne suis pas rassuré, son regard qui me traverse me rend muet. Je reste un instant, mais l'envie d'aller aux toilettes redouble, je continue. Je toque à la prochaine, silence, c'est la bonne, enfin.

À mon retour, sur ma gauche, la pièce du téléviseur est vide, ma mère a disparu. J'ai peur qu'elle ne soit partie sans moi. Je me hâte jusqu'à ce que j'entende sa voix venant d'une pièce sur ma droite.

La femme est assise cette fois-ci dans un fauteuil, ma mère allongée sur une sorte de lit de trois quarts dos, ses chaussures rouges dépassent.

Un grand tapis moelleux en son centre, deux grandes baies vitrées qui donnent sur la cour arborée.

Ma mère raconte Anita, la voisine.

En attendant ma mère, je m'installe dans le couloir, elle ne pourra pas partir sans moi. Le chat m'a rejoint. Un gros chat aux poils cendrés. J'entends son ronronnement. Je m'amuse à le faire rouler sur le dos d'un côté puis de l'autre. Échapper à ses griffes.

La porte vitrée qui donne sur la cour coulisse, une femme surgit, je lis sa surprise sur son visage.

« J'attends maman.

– Elle est où ta maman ?

– Là », je lui indique la pièce au fond à gauche avec mon bras.

« Mince, c'est pas vrai ! » Elle accélère, court presque. Je me relève et la suis.

À son entrée, ma mère se tait.

« Je pensais que vous aviez été prévenue, vous êtes ? » demande la nouvelle venue à ma mère.

La vieille dame est debout, elle demande avec autorité à l'importune de sortir.

J'observe ma mère, je lis son incompréhension, la panique dans ses yeux. « Louisa Vesperini, je…

– Madame Lignon ne consulte plus depuis longtemps déjà.

– Ah bon, je pensais pourtant, comme…

– Non, vous voyez bien, elle n'est plus en état… Madame Lignon ! Ne pleurez pas… »

La vieille sanglote à présent.

« Pardon, je suis désolée. » C'est ma mère qui s'excuse auprès de la dame, elle me saisit par la main au passage. J'ai le temps d'apercevoir la vieille qui debout pisse, une petite rivière se forme, et coule en direction du tapis.

Ses bras le long de son corps, ses poings serrés.

À peine avons-nous franchi le seuil de la maison : « Maman ! Les gâteaux ! »

Ma mère fait un tour sur elle-même, toujours maintenu par sa main, je fais volteface avec elle, je décolle du sol.

Elle prend les deux boîtes, sa brutalité m'inquiète. J'ai peur pour les gâteaux et mon bras aussi, elle me le pétrit avec force, ne me lâche qu'une fois dans la rue pavée.

C'est un peu comme si elle avait eu peur peut-être que je sois aspiré par les murs, gardé prisonnier.

Il pleut. « Oui, ça tombe à torrents. » J'imagine que l'eau dans le ruisseau qui se forme le long du trottoir va gonfler, grandir et nous emporter loin, les voitures vont se mettre à flotter, les maisons englouties…

Je suis interrompu dans mes pensées par la rapidité avec laquelle ma mère se déplace. Ne pas la perdre, ne pas trébucher. Nous courons à présent.

Je vois ses chevilles se tordre, la chaussure quitter son pied. Elle marque un

microtemps d'arrêt, petit retour en arrière pour le remettre dans l'escarpin.

J'aime cette course, les cheveux de ma mère dans le vent.

La pluie a fait fuir les passants.

L'eau sur son visage est-elle la même que celle qui coule sur le mien ?

La traversée sur la passerelle, ce pont suspendu.

Le vent souffle.

C'est à mon tour de m'accrocher à ma mère, j'ai mal fermé ma veste, l'air s'y engouffre. Mon dos comme celui d'un bossu.

Ma mère me tend les boîtes, totalement détrempées. Nous avons trouvé refuge près du canal sous le porche d'un immeuble en construction. Nos fesses posées sur des planches en bois.

J'ai faim, les gâteaux ne se ressemblent plus.

« C'est dommage, mais mon chéri, c'est bon quand même. » Ma mère utilise ses doigts comme une spatule, elle soulève cette bouillie qui ne me dit vraiment rien.

Dans la seconde boîte, c'est un peu mieux avec les macarons, ce n'est pas ce que je préfère, mais l'appel du ventre est plus fort, et j'en dévore deux.

Il n'y aura pas de fête.

Le retour dans le jour, nous avons marché.

Longtemps, le long du canal.

Pour « gagner du temps », ma mère s'autorise à passer par un chantier interdit au public. « Ce serait quand même le pompon qu'ils nous disent quelque chose ! On leur dira que je suis la femme de Toni, celui qui les met en place, ces grandes machines qui nous polluent le regard ! » Je n'ai pas le temps de lui dire que je les aime bien ces grandes girafes en fer, ma jambe droite disparaît dans un trou que j'avais pris au départ pour une flaque d'eau.

Ma mère se déchausse, « pour plus de stabilité », me dit-elle, et me tire, admet que ce n'était peut-être pas une bonne idée de passer par là. Et nous continuons, mon pantalon tout neuf tout boueux, elle, ses chaussures à la main.

Il ne pleut plus.

Le ciel s'assombrit.

C'est la nuit qui arrive avec les lampadaires qui s'éclairent sur le boulevard à notre passage.

Je n'arrive plus à avancer, ma mère ralentit l'allure.

Un coup d'œil en arrière et elle reprend sa course, me tire par ma manche gauche, se retourne à nouveau, j'aperçois alors un bus. Elle fait signe au conducteur qui stoppe quand il arrive à notre hauteur. Nous nous y

précipitons, un redémarrage enlevé, ma mère me retient par ma veste, je ne tombe pas.

Je ne me souviens pas du trajet, je me suis endormi.

« Tu pourrais répondre quand je t'appelle. Oui, systématiquement quand tu sors tu l'oublies, tu le fais exprès… Si tu le fais exprès ! Non, je ne t'espionne pas. C'est normal, ça se fait dans les couples de s'appeler dans la journée… Je n'ai pas à rentrer dans ce genre de provocation, quand tu es avec Simon, je te demande de rester joignable, c'est normal… Avant c'était avant, ça me rassure de savoir que je sais que je peux t'appeler, si j'en ai envie, si vous aviez besoin… Regarde-moi quand je te parle… Ah ! Tout de suite les grands mots : de l'intimidation ?! Je n'ai pas dit que tu étais folle, non ! Arrête… Calme-toi. »

Est-ce que tous les mercredis ressemblaient à celui-ci ?

Je ne sais pas.

Le lendemain, je petit-déjeune seul, ma mère dort encore. Et mon père s'affaire à ranger la vaisselle, étendre une lessive. Encore dans mon sommeil, j'ai du mal à être précis sur notre journée de la veille.

Tous les matins, c'est lui qui m'accompagne à l'école.

Nous sommes en retard, c'est la course, et notre rituel ce jour-là : droite et encore à droite, l'arrêt boulangerie n'a pas lieu.

À la sortie de l'école, j'aperçois ma mère dans la cohue des parents, elle me fait un signe de la main de loin. Je me rapproche, tout excité d'être invité à ma première boum mercredi prochain.

Ma mère propose au père de Léo d'apporter un gâteau. « C'est très gentil à vous, nous serons treize… Oui, je crois qu'ils s'entendent bien nos garçons… Ah ! Ma grande ! » C'est la sœur de Léo, Juliette, qui vient d'arriver. Dans la même école avec une entrée-sortie différente de nous, en sixième, elle est presque aussi grande que ma mère. Elle râle parce que son père n'a pas apporté son sac de sport : « C'est aujourd'hui qu'elle a varappe ! »

Je remarque qu'il arrive fréquemment à ma mère, surtout en présence de fratries, de rester comme ça, plantée, en observatrice, comme si elle étudiait comment les gens se comportent, entre eux, dans les autres familles.

C'est un peu gênant, je trouve quand même. Je tire ma mère par le pan de sa veste, elle ne résiste pas.

Je salue d'un signe de la main mon ami Léo.

Son père et sa sœur, en grande discussion, ne se rendent pas compte de notre départ.

C'est un beau jour pour se rendre dans le grand magasin de l'autre côté de la rivière. Trouver un cadeau pour mon ami Léo, peut-être.

« On en profitera aussi pour te refaire une garde-robe, mon poussin.

– J'ai pas envie de mettre une robe !

– Qui te parle de mettre une robe ?

– Toi ! Tu as dit : une garde-robe ! »

Ma mère rit. Je suis rassuré quand elle me promet que ce sera un pantalon, un jean peut-être aussi, une chemise, et surtout des chaussures. Oui, une paire de baskets, si je veux, elle est d'accord.

Un coup d'œil dans le rétroviseur, capter le regard de mon père. Ses yeux bruns rieurs. J'émets un soupir de mécontentement.

Il conduit, la fenêtre légèrement entrebâillée, ses cheveux volettent, sa main droite sur la cuisse gauche de ma mère, concentré sur la route.

L'impression que la voiture est sur coussins d'air, elle file au-delà des lignes blanches, j'entends le chant des camions.

« Est-ce que vous vous moquez de moi ? »

Je n'ai pas le temps de renouveler ma question. Quand la voiture s'engage sur la bretelle sur la droite, je m'accroche à la poignée de la porte pour ne pas me laisser déporter, fracasser contre l'intérieur de la portière droite, les pneus crissent. Cette fois-ci, nous crions à l'unisson, les cris de joie de la peur ! Comme sur un circuit, mon père champion !

Le supermarché apparaît, à mesure que la voiture approche, il envahit tout le paysage.

Se garer comme un jeu de piste. C'est samedi. Le parking bondé annonce la foule dans les rayons.

Le bruit tout autour, l'attente sur les tabourets en faux cuir beige clair, dans la galerie marchande, de nouvelles baskets, bleu de l'océan, comme celles de la vitrine, des chaussures à talons rouge vif pour ma mère.

« Par les temps qui courent sortons joyeux, n'est-ce pas, chérie ? » C'est mon père qui s'adresse à ma mère. Il se lève d'un bond, des chaussures identiques aux miennes, mais vert gazon, ça me ravit.

Ma mère autorise la vendeuse à mettre mes anciennes directement à la poubelle. Je me sens tout nu, je me sens tout neuf.

Le caddie rempli jusqu'à ras bord mon père peine à le pousser, la tête posée sur ses bras croisés à l'avant du panier en fer, il zigzague entre les gens, le vert de ses chaussures comme un goût de printemps.

Le téléphone vibre dans le sac de ma mère, elle s'arrête.

Mon père continue d'avancer, j'hésite à le suivre ou à attendre ma mère.

Placée de trois quarts dos, je n'entends pas ce qu'elle dit, le monde, la musique environnante, elle parle, je crois de plus en plus fort, sa bouche énorme, son visage déformé, elle pousse un cri muet, s'affaisse, gémit à présent.

Elle est à terre.

J'appelle mon père, il ne m'entend pas. Je ne le vois plus.

Ses larmes ruissellent sur mon caban, ma mère dans mes bras.

Je tangue sous son poids, elle se relève, s'essuie le visage avec sa manche.

« Ça va, mon poussin, ça va. » Elle se mouche, et tente un vague sourire.

Elle stoppe devant une vitrine qu'elle prend pour miroir, enlève le noir qui a coulé sur ses joues, se remet du rouge sur les lèvres.

« Ni vu, ni connu, plus tard mon cœur », dit-elle. Elle pose un doigt sur sa bouche : « Chut ! » Je comprends qu'elle ne me racontera pas, et je ne dirai rien à mon père. Elle plisse les yeux, deux traits perçants dans son visage diaphane, ses yeux comme ceux des chiens de traîneau. Le masque de l'autorité distante.

« Est-ce que tu veux une glace ? Une crêpe ? Une gaufre au sucre ? À la chantilly ? Tu aimes ça pourtant la chantilly ?

– Oui, mais là, j'ai pas faim.

– Oh là là, et bien moi, j'en veux une ! Oui, une gaufre, s'il vous plaît ! Au chocolat. »

Elle fait cette demande à un homme immense qui officie derrière des moules en fer, qu'il fait virevolter d'un coup sec d'une main puis d'une autre. Tellement grand qu'il se tient courbé pour nicher sous le toit de cette baraque à confiseries à la sortie de la galerie marchande.

Je rejoins mon père en courant, il a pratiquement fini de ranger les courses dans le coffre de la voiture.

Ma mère s'avance vers nous, à chacun de ses pas une bouchée, quand elle arrive à notre hauteur, elle avale le dernier morceau dans un soupir de délectation, la tête légèrement penchée en arrière, elle s'applaudit :

« C'était délicieux.

– Merci pour nous !

– Simon n'en voulait pas.

– Et moi alors ?

– Oh tu en veux ? J'y retourne.

– Non, viens, on rentre, j'en ai ma claque. »

Installé à l'arrière de la voiture, j'observe ma mère dans le rétroviseur côté droit, elle farfouille dans son sac, qu'elle pose à ses pieds, se regarde dans le miroir accroché au pare-soleil devant elle.

« Vous auriez pu me dire que je suis pleine de chocolat ! C'est malin. On dirait que j'ai une moustache. » Elle va pour se nettoyer avec un mouchoir en papier, la tête de mon père s'approche de son visage, sa langue surgit, il rugit, ma mère se laisse faire, elle a fermé les yeux. Je fais une moue de dégoût. Mon père enclenche une vitesse, voit ma mine dans le rétro, il sort ses dents tel un lion : « J'ai faim ! Tellement que je pourrais te manger, toi, l'enfant, là derrière. »

Je m'enfouis sous mon caban. Un sentiment de toute-puissance avec mes nouvelles chaussures, elles me feront aller plus vite, c'est certain, ce n'est pas pour rien qu'on les appelle : de course.

Je disparais.

Oui, c'était un mercredi. Ma mère est morte un mercredi matin.

Une balle dans la tête non. Une dans le cœur simplement.

Est-ce qu'elle s'était entraînée à tirer déjà ?

Ce fusil, c'est mon père qui l'avait rapporté en ville, « avec tout ce qui se passait au village, laisser une arme comme ce fusil de chasse dans cette maison sans personne, ce n'était pas très sûr ». Un fusil à double canon pour le petit et le gros gibier. C'est mon grand-père qui l'avait offert à mon père.

À la maison, démonté, en plusieurs morceaux, l'assembler et astiquer les canons, mon père le fait régulièrement, je l'observe.

Il range toujours une petite pièce dans un autre endroit, sans elle le fusil est inutilisable pour celui qui aurait envie de le voler. Cette pièce, oui bien sûr, que nous savons où elle se trouve avec ma mère.

C'est rassurant de connaître les secrets, et « si jamais, on pourra se défendre toujours, hein, mon grand ? ».

Est-ce mon père ou ma mère qui dit ça ?

La porte d'entrée claque, je m'apprête à relever la couette, à sortir de mon lit, rejoindre ma mère dans le sien. La porte de ma chambre grince légèrement, j'entends les pas furtifs de ma mère, elle marche toujours sur la pointe des pieds, « comme une danseuse », légère et flottante.

Je sens son souffle, elle s'est blottie contre moi, elle m'enlace. Elle me caresse la tête, me dit de me rendormir, il est encore tôt, « c'est la nuit noire ».

J'aime bien.

Je crois que j'entends le déclic dans ma chambre ou dans celle d'à côté déjà, je ne sais pas.

J'ai dormi longtemps. Nous sommes mercredi. Le temps est à nous. Et depuis que ma mère ne travaille plus, nous flânons, le matin, l'après-midi aussi parfois. De longues marches à arpenter les rues, à rejoindre des parcs. Ou bien simplement nous restons à la maison. Je dessine. Des oiseaux. Ceux que j'entends dans le parc, je les imagine.

Je suis encore en pyjama quand mon père rentre. Je n'ai pas réussi à ouvrir la porte d'entrée, la clef a disparu.

Mon père m'ordonne de rester là. « Reste là. »

Je me tiens debout au milieu du salon.

J'ai vu déjà.

Je ne pleure pas, je tremble, je grelotte.

Je l'entends qui parle, crie, c'est la première fois, je crois, que je vois des larmes couler sur le visage de mon père.

Mon cœur est grand, immense. Une cavité sans fin. Je me sens transparent.

Cette impression que la ville est visible à travers moi, le temps y défile.

Face à la fenêtre qui la surplombe, mon reflet, mille points lumineux correspondant aux vitrines, aux voitures, aux simples lampadaires, mon corps

n’est plus que contour.

Est-ce que mon père le voit ?

Il va et vient dans l’appartement, retourne dans la chambre. Son passage dans le salon soulève les rideaux qui virevoltent comme une onde qui se propage quand nous faisons des ricochets sur l’étang.

Son regard brouillé, je le suis sans un mot. Il dégringole les escaliers à une vitesse éclair, accroché à son dos, je m’agrippe à son cou, je vois son cœur battre dans la veine.

Ce chemin, nous le parcourons souvent avec ma mère.

La rivière nous attire comme un aimant. Nous empruntons la passerelle, pour rejoindre le parc, regarder les fleurs, et aussi s’allonger dans l’herbe en bordure du lac, observer les canards.

Quand, lors de ces promenades, j’aperçois Léo dans sa cour, je siffle comme je l’ai appris avec mon père : index et majeur posés sur la lèvre inférieure. Le son n’est pas très strident, suffisamment quand même pour qu’il l’entende et vienne se poster près du grillage. Nous échangeons un regard ou une petite figurine, ou bien simplement un geste de loin. Ma mère le salue généralement d’un sourire et poursuit sa route. Le regard droit vers la cime des pins qui pointent et annoncent que notre but est proche.

Ma tenue en pyjama, la tête de mon père, notre présence surprend la mère de Léo, tête ahurie. Les yeux écarquillés et interrogatifs. Elle n’a pas le temps de dire quoi que ce soit, mon père hurle et demande après son mari. Il franchit le seuil de la maison, je le suis.

La mère ordonne à Léo et à Juliette, sa sœur, de « rester en haut ». Je vois leur tête pointer par-dessus une balustrade en bois, comme un étage à découvert. Le père de Léo à peine arrivé à notre hauteur chancelle, mon père le frappe de toutes ses forces. Mon père hurle, des coups de pied fusent. Je tambourine sur son dos, m’agrippe à sa jambe gauche : stopper sa colère, faire corps avec lui peut-être aussi.

« Arrête, Toni, s’il te plaît, Toni, arrête ! » C’est la mère de Léo qui implore, elle tente d’arracher mon père à son mari.

« Il aurait pas pu fermer sa gueule ! » Mon père hurle, pleure, l’écume sort de sa bouche.

« Elle est morte ! »

Mon père à genoux hoquette.

Celui de Léo se relève en titubant, le sang coule de son nez. Il me regarde tout en essayant de stopper le saignement avec le dos de sa main.

Regards hagards des uns et des autres.

La mère de Léo s’approche de mon père, il la repousse.

C’est là dans la maison de mon meilleur ami que je comprends que c’est fini.

Je n'ai plus de mère.

Celle de Léo a rejoint ses enfants, tous les trois en pleurs, blottis en haut de l'escalier, je les vois, la tête en arrière, je suis tiré par mon père à l'extérieur.

Je m'évanouis.

« Mon grand, pardon, je te demande pardon. »

Est-ce que ces mots elle ne me les a pas aussi murmurés ce matin ?

Mon père conduit dans la nuit, le silence du dehors, le silence du dedans.

Un matin, après la récréation, on va prendre un bus pour aller à la piscine, en haut de la ville. Deux classes en même temps. Avec Léo on s'arrange pour monter en premier et rejoindre les sièges du fond. Au centre de la banquette. Les meilleures places. Comme un écran de cinéma.

Je suis le premier à commencer le décompte des feux de signalisation, on doit en passer vingt et un pour arriver jusqu'au bassin municipal.

Et j'ai le temps avant que les autres ne s'installent de reconnaître les baskets vertes chaussées à ce corps massif qui disparaissent dans une voiture dont je connais le moindre grincement.

La voiture démarre suffisamment rapidement pour nous rejoindre avant le premier feu rouge. Elle colle au bus. Fasciné par les mains qui se déplacent tantôt sur une joue, une épaule, avant de rejoindre une cuisse, un sein. Je me tourne vers Léo, je n'ai pas l'impression qu'il les ait remarqués, je me tais. Je ne lui dis pas que, là, dans la voiture juste en bas ces corps sans tête, ce sont ceux de sa mère à lui et de mon père à moi.

Un baiser langoureux sans doute, la voiture ne redémarre pas.

Le bus a accéléré, les figeant sur place.

Elle disparaît de notre champ de vision.

J'ai arrêté de compter.

J'entends Léo les énumérer à haute voix : cinq, six, sept, huit, neuf…

Je n'ai pas assisté à l'enterrement. Je n'étais plus en ville.

La nuit sans fin.

Je ne sais même plus si c'était avant ou après les coups de poing.

L'attente, la peur que mon père ne m'abandonne chez Anita.

Assis sur le canapé de son studio, Anita me tend des tartines de pain recouvertes de fromage blanc, de confitures et autres compotées. Elle me regarde, se force à sourire avant d'éclater en sanglots et de venir me rejoindre sur le canapé. Elle me serre contre elle en marmonnant dans une langue que je ne connais pas. Elle enchaîne avec quelques mots en français, je reconnais : « Ah mon pauvre, mon pauvre petit Simon. » Elle me tient la tête contre son buste, je n'ai plus l'espace pour terminer ma tartine.

Elle se relève brusquement, guette les allées et venues qui se font dans le

hall, son corps me bouche la vue.

Elle me demande si je suis fatigué, me propose de m'allonger si je veux.

Rester en éveil, j'attends mon père, je ne veux pas rater son départ.

« Ce n'est pas pour nous, reste tranquille. Oui, ton père, ne t'inquiète pas ! Il va revenir. Ne t'inquiète pas. Pourquoi tu as peur ? Il sait que tu es là… C'est lui qui t'a amené… On peut regarder la télévision si tu veux… »

Je n'ai pas envie, elle ne m'écoute pas et l'allume. Assis côte à côte sur le canapé, le poste est placé au-dessus de la fenêtre, elle-même au-dessus de l'évier, écran plat, nos têtes en arrière, nos regards relevés, pour observer des gens qui s'agitent, s'activent à réaliser des défis, des performances physiques, dans une sorte de château fort en pleine mer.

Du canapé, elle se penche et soulève un des voiles posés sur sa porte vitrée qui lui sert aussi de porte d'entrée. Je vois passer des policiers en uniforme. J'ai peur que mon père aille en prison.

Anita me rassure et fait diversion en changeant de chaîne, des bombes qui explosent sur une ville déjà en ruine. Je suis comme aspiré par les images. Elle appuie à nouveau, et à nouveau des images qui défilent, des gens qui dansent un slow langoureux sur une musique qui ne semble pas convenir non plus à Anita. Elle arrête son choix sur une chaîne de sport : un homme, skis de fond aux pieds, dans la neige blanche, qui avance comme un patineur, un arc qui dépasse dans son dos, il s'arrête, s'agenouille face à une cible postée devant lui. Il saisit une flèche maintenue dans un petit panier à l'arrière dans son dos, chaque geste est précis, son regard concentré. Il installe la flèche sur l'arc, l'arc se tend, la flèche part…

Je suis la cible.

« C'est phénoménal ! » Mon regard interrogatif. Je ne comprends pas ce mot.

« Le tireur, là, c'est incroyable, hein ? Moi, ça me plaît, ça, le sport ! J'étais une grande sportive avant. Quoi ? On dirait pas ? Je faisais de la gymnastique. Et tu sais que je peux très bien skier… Chez moi, en Pologne, la neige parfois, elle arrive plus haut que la porte ! Tu ne peux pas sortir de chez toi, s'ils ne viennent pas déblayer rapidement… Il faut creuser, creuser… »

J'imagine un tunnel souterrain comme un igloo qui relie les maisons aux autres, combien de portes jusqu'à celle de Léo ?

Des coups sur la vitre, Anita s'extirpe du canapé, entrebâille la porte, une main apparaît qui entoure sa taille, un corps qui se colle au sien. Un être à deux têtes.

« Écoute, chéri, je ne peux pas là maintenant… Oui, le petit est toujours là. »

Je vois la tête de l'homme, lunettes cerclées noires, moustache, apparaître sur l'épaule gauche d'Anita.

« Attends-moi, si tu peux, chez José. Je te rejoins plus tard… Tu n'as pas d'argent ? C'est pas grave, dis-lui de mettre sur ma note… Je ne sais pas… »

Elle s'est rapprochée de lui, lui murmure à l'oreille des paroles que je n'entends pas. Le rire de l'homme. Sa main gauche à lui saisit sa fesse droite à elle, avec ardeur. Je détourne mes yeux rapidement. Est-ce que je rougis ?

Les pas dans les escaliers : c'est mon père !

Je n'attends pas qu'il frappe, je saisis mon caban, Anita ouvre la porte, je me faufile rapidement jusque dans les bras de mon père.

J'aperçois Anita qui rétrécit de plus en plus à mesure que nous nous rapprochons de la voiture. Elle fait un dernier signe et garde ses mains blotties l'une contre l'autre pour maintenir son gilet beige fermé, une jambe dehors une autre dedans, dans l'entrebâillement de la porte d'entrée de notre immeuble.

Le chagrin comme une vague qui va, vient, s'en va, tape plus fort.

Les larmes de mon père.

Ses hoquets.

La voiture s'arrête. Il fait nuit.

Nous avons dormi. Mon père allongé sur la banquette à l'avant, moi à l'arrière. J'enlève la buée sur la fenêtre, champ de maïs aux épis encore verts. Je ne vois rien d'autre, en rase campagne nous sommes.

« On s'arrêtera au prochain village, tu dois avoir faim toi aussi ? » J'acquiesce. J'ai froid aussi.

J'ai passé mes bras autour de son cou, nos regards dans le rétroviseur à l'avant, ma tête posée sur son épaule, sa barbe d'un jour, sa peau qui pique.

Marche arrière pour revenir sur la nationale, le moteur ronfle, repartir en avant pour éviter l'embourbement.

Les feuillages se couchent sur notre passage.

La voiture épouse le relief, bondit, nous chahute.

Une partie du champ dévastée.

L'enseigne lumineuse annonce la présence prochaine d'une station-service. Assis sur de hauts tabourets en bois, une tablette contre une vitre à l'horizontale, nous petit-déjeunons. Un chocolat dans un verre en plastique, je me brûle les doigts, je dois patienter. Mon père avale son café d'un trait. Nous mangeons des pains au lait à la texture très molle, qui collent un peu aux dents.

J'en compte huit.

« Huit divisé par deux ?

– Quatre.

– Et par trois ? »

Mon père tourne son visage vers moi, son regard me traverse, je n'aurai pas la réponse.

La radio annonce grand beau temps sur tout le pays, avec des vents violents dans le Sud-Est qui peuvent atteindre des kilomètres et des kilomètres.

Heureusement nous partons vers l'Ouest, ils ne mentent pas. Le ciel est

dégagé, grand bleu.

Lié à mon père, notre duo enfermé dans le silence, nous poursuivons.

Je lui demande de monter le son, cette chanson, je crois bien que ses basses avec ma mère nous les avons fredonnées. Je chantonne la tête tournée vers le paysage, champ vert, champ jaune, vaches, vaches dans un pré vert, pré vert, pas de vache dans celui-là. Ma voix cherche l'octave, j'entends le rire de ma mère, dans le rétroviseur extérieur côté passager le regard de mon père.

Est-ce qu'il l'entend aussi ?

Une autoroute. Une nationale. Une départementale. Un chemin en terre et son allée de pins : l'arrivée chez Fernand et Fifine.

C'est plus tard que je comprends qu'elle s'appelle Joséphine mais que tout le monde, son frère d'abord puis son mari ensuite, la nomme Fifine.

Il fait jour.

Une ferme. Une ancienne ferme baptisée « Colombe », une grande bâtisse en pierres, rectangulaire. Une partie du mur extérieur sur la droite tapissée de lierre.

Un étage, et un petit décrochement supplémentaire sur la gauche : une chambre suspendue dans le ciel avec une fenêtre à battant qui remonte « comme dans les maisons anglaises ».

« Faire bien attention parce que quand ça tombe c'est le couperet. Une vraie guillotine. Ça pourrait te trancher la tête, net. Mettre le crochet. Comme ça, non, ça ne risque rien. » C'est l'oncle qui me donne toutes ces instructions.

« C'est la chambre des invités, elle te plaît ? » Fifine se penche vers moi, collé à mon père, sa main posée sur mes cheveux, je murmure un « oui ».

Je me demande toujours quand les gens n'ont pas d'enfant si c'est leur choix, s'ils n'en ont pas voulu volontairement parce qu'ils préfèrent leur liberté, ou parce qu'ils n'aiment pas les enfants tout simplement.

Je suis rassuré. Mon père les appelle par leur prénom, c'est chez eux qu'il passait ses vacances, enfant, son paradis.

Combien de jours depuis ?

Je ne sais pas.

Nous avons roulé longtemps.

Première nuit nous dormons avec mon père dans la même chambre, chacun dans un lit une place.

À mon réveil, les lits collés, la main gauche de mon père abandonnée sur mon oreiller, il est couché sur le ventre. Je m'approche de son visage, je colle mon oreille, j'entends son souffle. Il est vivant.

Allongé sur le dos, je regarde le plafond, je compte les lattes de bois blanches qui le recouvrent.

Nous n'avons pas fermé les volets, le soleil pointe par une petite fenêtre

hublot sur ma droite, j'entends les oiseaux qui pépient.

Est-ce que nous avons logé, nous aussi, dans un couffin comme celui posé sur la table en bois accolée à l'armoire ?

Ce que j'ai pris pour l'aube se révèle être le crépuscule, nous avons dormi presque vingt-quatre heures d'affilée. « Après tout ça, mon Toni, c'est bien normal. On a préféré vous laisser dormir… Fernand était un peu inquiet, tu le connais ? Il a pas pu s'empêcher d'aller vous voir. J'avais peur qu'il vous réveille. »

Je me suis installé à la grande table pour manger assis sur le banc adossé au mur. Je suis trop petit, Fernand me rehausse à l'aide de deux coussins. Mon père sur ma gauche, nous observons Fernand et Fifine faire des allées et venues.

« Restez assis… On a mangé déjà. Tu sais comment c'est, ici ? 19 h 30 ! Eh oui, ça n'a pas changé. Pourquoi ? Parce qu'on digère mieux quand même. Et aussi, tu le connais… Avec Fernand, toujours à s'activer… Comme ça, au moins, je le vois un peu, ça toujours, manger ensemble. »

Aboiements d'un chien au-dehors. Mon père se tourne vers Fernand qui sourit : « Oui, quand vous êtes arrivés on n'a pas eu le temps de faire les présentations.

– Ah non ! Tu ne vas pas le faire rentrer ! (C'est Fifine qui bougonne.)

– C'est exceptionnel, cinq minutes. Il est tout propre. Non, pas de terre non plus. On est restés ici au garage toute la journée. »

Fifine grommelle, Fernand ouvre la porte qui donne sur l'extérieur, côté cuisine, une tête brune apparaît, un chien énorme.

Je me blottis contre mon père, le chien les deux pattes de mon côté sur le banc, sa tête à hauteur de la mienne. Nos yeux dans les yeux. Je ne bouge pas.

« Un terre-neuve ? » C'est mon père qui demande.

« Un mélange, ils ont pas su trop me dire à la SPA, ça y ressemble, oui. Ici, des chiens, il y en a toujours eu. Cette fois-ci, je me suis dit quand même que ce serait bien d'en prendre un qui aime l'eau, que j'aie un peu de compagnie moi aussi, quand je fais mes virées. Hein ? mon gros pépère. » Fernand s'est rapproché. Il caresse le chien avec vivacité, la main plongée dans la fourrure, il m'engage à faire de même.

Je retire ma main rapidement, la cache sous mon pull, je ne suis pas très à l'aise avec cette masse de poils à la langue baveuse.

Fernand le tire par son collier, le chien se laisse faire : « Allez Happy, dehors, on ira se faire une promenade plus tard. » Il referme la porte, s'installe en face de mon père. Fifine nous sert, nous mangeons. Fernand raconte.

« L'année dernière, c'était la lettre H. Je l'ai appelé : Happy. Happy c'est bien, ça veut dire joyeux en anglais. » Silence. Je relève la tête, les regards des trois adultes plongés sur moi.

Est-ce que si je me répète ce mot, je le deviens ? Happy ! Happy !

« Merci pour tout en tout cas. » C'est mon père qui s'adresse à Fifine et Fernand.

« Ah ! mon grand, tu sais bien qu'ici c'est chez toi. Tu as bien fait de nous amener le petit. Oui, t'inquiète pas, on va prendre soin de lui. Hein, Simon ! Ça va être bien, tu vas être bien ici. »

Je n'avais pas compris. Non, je n'avais pas compris que j'allais rester ici tout seul sans mon père.

Je m'accroche à lui, je l'empêche de monter dans sa voiture, il se penche, s'accroupit :

« Simon, je te l'ai dit hier. Tu vas rester ici à la campagne quelque temps…

– Je ne veux pas, je veux venir avec toi.

– Mon grand, écoute-moi ! Calme-toi. »

Je tremble de tout mon corps.

Les larmes surgissent, les pleurs, les cris.

Happy se précipite sur mon père, l'élan et le poids de la bête. Mon père se retrouve par terre les quatre fers en l'air. Aucun de nous ne rit.

Il se redresse, le corps voûté, mon père si jeune si vieux.

Il se tourne vers moi, cherche à émettre un sourire qui ne vient pas, l'eau dans ses yeux : « Je vous le confie, Fifine et Fernand, je reviens vite, mais là, je ne peux pas, je ne peux pas, pardon. »

Il se penche à nouveau, m'embrasse, me serre dans ses bras. Je m'agrippe à son cou, il m'arrache à lui, je me retrouve dans les bras de Fifine. Mon père s'engouffre dans la voiture, tente de démarrer. Je m'échappe des bras de Fifine, m'accroche à la poignée de la portière de la voiture. Mon père me demande de lâcher prise. Je refuse. Il accélère. Je tente de suivre le rythme de la voiture. Je me laisse traîner, lâche prise. Fernand m'attrape au vol. De la hauteur de ses bras, rideau de pluie devant mes yeux, mon père s'en va.

Aucun regard vers moi, il est penché sur son volant. La voiture s'éloigne. Nuage de poussière.

Est-ce que ce n'est pas la dernière fois que je pleure ?

Je ne connais pas ces gens. Je ne connais pas cette maison.

L'année prochaine, j'aurai sept ans.

Dormir dans cette chambre seul, je ne peux pas, et Fifine a devancé ma peur. Elle s'installe dans le lit à côté du mien. J'entends le chien japper, Fernand lui réclamer le silence. Il fait nuit. Noire.

La maison entourée par des pins comme un bouclier. Les cimes dansent au gré du vent. J'entends un oiseau.

« C'est une chouette, me précise Fifine. On regardera demain, je te

montrerai à quoi ça ressemble une chouette. »

J'ai envie qu'elle me décrive l'oiseau maintenant, qu'elle me noie dans un flot de paroles, que le sommeil vienne. Elle m'a pris la main, la caresse. Je sens sa peau rugueuse, je la compare avec celle de ma mère.

Est-ce que je vais m'habituer à ce silence-là ? À ce silence, là. Là.

Dans cette chambre aucun superflu. Une table rectangulaire contre le mur en face de mon lit. Une lampe sur la table. Une armoire en bois avec le couffin dessus. Deux chaises en paille, dossier en bois. Il manque un barreau transversal à celle posée, calée près de la porte. Une petite table de nuit de mon côté. Trois livres, un grand couché, sur lequel reposent deux autres, tous deux avec une couverture en cuir. De là où je me trouve je ne distingue rien d'autre.

Je ne sais pas lire de toute façon.

Je sais écrire mon nom.

Oui, ça, je sais.

Je m'appelle Simon. Je sais que si j'avais été une fille je me serais appelée Françoise. Je me demande pourquoi pas Simone.

J'ai dormi longtemps, le soleil éclatant, le grand jour dans ma chambre.

J'écoute du haut des escaliers le silence dans la maison, personne.

Des bruits métalliques au-dehors, je m'aventure sur le seuil de la porte de la cuisine. Un hangar sur le côté droit, les portes coulissantes grandes ouvertes, Fernand affairé autour d'une coque en bois, une barque à l'envers.

Je m'avance, Happy me rejoint en bondissant. Je ne suis pas très rassuré par son engouement. Fernand relève la tête et m'aperçoit : « Happy, viens là ! Alors, Simon, bien dormi ? » J'acquiesce d'un mouvement de tête. « Tu as faim ? Je termine cette jointure et je t'accompagne. »

Il fait tomber un casque sur ses yeux, des particules de feu s'échappent d'un fer à souder. La peau burinée de Fernand. Un visage aux mille plis. Son corps affûté et élancé, ses doigts habiles dans cette main large de bûcheron.

Il relève le casque, s'essuie les mains dans un torchon qui n'est plus immaculé, et m'entraîne sans un mot à l'intérieur de la maison.

Je le suis.

Happy s'allonge sur le seuil, la tête posée entre ses pattes avant. Le regard levé vers nous, il est attentif à nos allées et venues.

« Qu'est-ce qu'elle m'a dit déjà ? » Fernand s'interroge tout en ouvrant la porte du réfrigérateur, puis celles d'un placard en contrebas. Il se relève.

« Tu veux bien regarder dans le torchon, là ? »

Il me désigne un tissu en coton rouge à rayures blanches posé sur la table.

Un quatre-quarts moelleux. Fernand, muni d'un long couteau à dents, m'en découpe une tranche.

Il me verse du lait chaud, pas de chocolat, me propose du miel à la place. Je tente d'ouvrir le pot sans succès. Il se penche, entoure ma main de la sienne, et

d’un commun effort nous le dévissons.

« Alors ? »

Il me regarde, attendant mon verdict.

« C’est bon », je dis.

Il hoche la tête, satisfait, un sourire se dessine sur sa face ridée comme une pomme.

« Première récolte cette année ! Je les ai installées un peu plus loin en bordure de l’allée des pins… Pour l’instant, un début modeste, pas beaucoup de ruches non plus, on en a quatre… »

Je tente, tout en l’écoutant, d’éviter que le miel un peu trop liquide à mon goût ne s’échappe. Je fais pivoter la tranche de droite à gauche, un équilibre fragile réussi dès le matin. Une petite victoire.

Je suis là dans cette pièce, cette cuisine qu’hier je ne connaissais pas.

Je parle avec cet inconnu avec qui, je le sais, nous allons devoir nous habituer l’un à l’autre. L’homme est grand. Les bancs sont hauts. Jusqu’à l’évier qui est à une hauteur qui ne me permet pas, même en me mettant sur la pointe des pieds, d’accéder au robinet.

Fernand a tout prévu. Il m’invite à monter sur un petit banc en bois qu’il a confectionné lui-même ce matin, avant mon réveil, spécialement pour moi.

Ici, l’eau chaude est à droite.

Les journées s’organisent, se précisent, se font : intérieur/extérieur.

Les activités éloignent Fifine et Fernand l’un de l’autre. Les repas moments de rendez-vous se prennent généralement ensemble.

Le ménage, la cuisine, les courses, le domaine de Fifine.

Le garage, la mécanique, l’entretien extérieur, celui de Fernand.

Un territoire commun, le potager, mais là encore, chacun sa partie : les légumes pour Fernand, les fleurs et les plantes aromatiques pour Fifine.

La neige ce matin a recouvert la mâche, une poudre légère que je repousse avec mes mains à la recherche des feuilles de salade, regroupées en petits bouquets de verdure.

J’épouse les gestes de Fifine. Mes doigts rougissent, je n’ai pas de gants. Je sens mes mains se figer, saisies par le froid. Je ne me plains pas, mes doigts endoloris, je n’arrive plus à saisir les pieds verts. Je souffle sur mes doigts pour les réchauffer. Je sens le regard de Fifine, j’ai envie de réussir cette mission-là aussi.

« Ça suffit ! On en a suffisamment pour midi », Fifine se relève, le panier à la main. Nous rebroussons chemin, nos pas dans nos traces, ne pas défaire le paysage immaculé.

Que regardes-tu toi qui marches dans la nuit les pas sur le blanc de la neige ?

Tes pas s’enfoncent et tu ne perçois que le cri de la chouette au loin les cris ils se rapprochent

Et tu continues l'ascension un pas après l'autre tu poses ton pied gauche
Et tu dis gauche
Tu poses ton pied droit
Et tu dis droite
Et tu avances et le sol sous tes pieds tu le devines tu n'en es pas sûr

C'est l'hiver. Attenante au garage, la réserve de bois, les rondins empilés les uns sur les autres, une figure géométrique où des lignes verticales et parallèles croisent d'autres horizontales. Une hache qui permet sur une souche de bois prévue à cet effet de réduire les rondins en bûchettes capables de tenir dans le poêle qui chauffe dans la pièce principale.

Fernand m'initie à la coupe du bois.

Je me souviens d'avoir vu un documentaire à la télévision : une maison de naissance au Japon où on voyait des femmes enceintes jusqu'au cou s'affairer à la découpe du bois. Le médecin prônait l'activité physique pour les futures mamans jusqu'à ce qu'elles accouchent. On les voyait la hache au-dessus de la tête, le ventre rond, écarter les jambes, les fléchir et abaisser les bras avec vigueur.

Est-ce que l'outil ne va pas déchirer la peau du ventre sur son passage ? À chaque démonstration, je me le demandais.

C'était aussi la première fois que j'assistais à un accouchement, en dehors du mien, bien sûr. Et mon père est rentré, il nous a trouvés ma mère et moi assis sur le canapé, côte à côte, fascinés par cette naissance par écran interposé. À cet accouchement toute une famille assistait, enfant, père, grands-parents.

« Ça va pas, non ? T'es complètement folle ou quoi ! »

Mon père se précipite sur le poste, l'éteint.

« Et alors, c'est la vie !

– Arrête de toujours croire que c'est bien de tout dire, de tout montrer, comme ça…

– Simon, ça lui a plu. Il n'est pas traumatisé du tout. Hein ? Mon cœur, ça t'a plu ?

– Oui…

– Moi, j'aimerais bien la prochaine fois pouvoir accoucher comme ça. Franchement, tu les vois, elles sont calmes… En revivre un comme celui de Simon… J'aime autant te dire que je supporterais pas… Ah ! ça non !

– Simon, va te mettre en pyjama, il est tard déjà. Tu lui as pas donné le bain ?

– Non, on n'a pas eu le temps…

– Putain, Louisa…

– Quoi, Louisa ?

– Simon, va te mettre en pyjama, s'il te plaît ? »

J'obéis et la conversation continue, j'entends tout.

« Tu crois vraiment que Simon est assez grand pour voir ça ? Même moi, je trouve ça…

– Dégueulasse ?

– Non, j'ai pas dit dégueulasse, Louisa, arrête ! J'ai pas envie que toujours tu racontes comment ça s'est passé. Je sais, ça n'a pas été facile pour toi, mais pour moi non plus… Et si jamais, on fera différemment… »

Mon père hausse la voix. Ma mère pleure. Mon père la console.

Je me souviens et je pose la bûche à terre. Je maintiens la hache au-dessus de ma tête. J'écarte mes pieds, et à mesure que je plie mes cuisses, j'abaisse l'outil, jusqu'à me retrouver accroupi, les fesses au ras du sol, le mouvement entraînant la hache, nulle force nécessaire, l'outil planté dans le bois. Je n'arrive pas à le retirer, ni à fendre complètement la bûche. Une pression du pied de Fernand, et voilà ! Je jette un œil vers lui, il m'impressionne. Il s'affaire à présent à remplir le panier des bûches découpées.

Tout est normal.

Le soleil est là. Il fait beau. Le soleil n'est pas là.
Il pleut. Il ne pleut pas. Il ne pleut plus.
Il fait froid. Il fait chaud.
Il va pleuvoir.
Il va neiger.
Le vent se lève, le vent s'est levé.
C'est le vent du nord.
C'est le vent du sud.
Le lieu des éléments.

Ici pas de télévision, la radio parfois dans le garage ou le matin dans la cuisine.

Parler à mon père, j'ai envie, je demande, je réclame.

Les appels sont remplacés par des photographies que j'accroche dans ma chambre.

Est-ce que lorsque ce mur sera tapissé de ses envois, il sera là ?

Des vues différentes prises du haut d'une grue : une ville de bord de mer, un village en haute montagne, les sommets enneigés, une zone industrielle, une ville en chantier, une ville en ruine, une zone portuaire…

« Je pense à toi, ton papa qui t'aime. » Ces mots sur les premiers envois, Fifine me les a lus. Je connais les lettres, je n'ai plus besoin qu'elle me les déchiffre désormais.

Il fait nuit quand j'entends que ça remue en bas. Happy jappe au-dehors. Des phares dans la nuit.

J'espère mon père. C'est le voisin qui arrive en 4×4.

Je me souviens que c'est aujourd'hui que la battue est organisée : chasse au cerf.

Derrière la fenêtre, j'observe les hommes en conciliabule. Casquettes et bonnets de couleur vive sur la tête, ou survestes fluo, se reconnaître, s'identifier dans les feuillages, les marécages, au cas où ils prendraient le voisin pour un lapin ou un sanglier.

J'ai demandé à Fernand de l'accompagner, c'est la première fois que Fifine se met en colère. Elle refuse, elle dit que je suis trop petit.

J'ai tout entendu même quand ils ont fermé la porte de leur chambre.

« Et ce n'est pas seulement pour ça que je ne veux pas ! Mais enfin, Fernand, tu réfléchis un peu de temps en temps ? Non, je ne suis pas d'accord avec toi, non, je ne veux pas. Déjà que je t'ai demandé de ne pas faire le rassemblement ici, franchement… oui, je suis en colère. Il est petit ! Oui, peut-être que toi, on t'a emmené quand tu étais encore dans tes langes… Oui, de la ville, et pas seulement ! Mais Fernand ? Tu réfléchis ? Les fusils, tout ça… On verra plus tard. Mais non, écoute, sois responsable un peu ! On en reparlera, mais là, non ! C'est trop récent, je ne veux pas ! Oui, je m'énerve… Il dort… Si tu crois que c'est comme ça que je vais flancher, alors là, mon coco, non… Arrête, non, pas là… Arrête… Hum… Ah… Ah… Ah oui… Ah… oui… » Des gémissements de Fifine aux râles de Fernand, je n'ai été rassuré que lorsque j'ai entendu leurs rires unis, et les chuchotements ont repris.

Nuit infinie.

La lune est pleine. Ses gros yeux qui me regardent.

L'ombre des hommes qui se mettent en marche, leur disparition dans les sous-bois, les chiens qui jappent et leurs grelots.

Happy, ses pattes palmées, je sais quel dessin dans la neige, je les imagine.

Les jappements dans le lointain encore, les grelots toujours…

J'attends…

J'attends…

J'entends. Un. Et un autre encore. Deux d'affilée.

Le soleil a remplacé la lune.

Dans mon lit toujours, les coups de feu, je les perçois.

Fifine refuse que je rejoigne les hommes dans l'arrière-cour près du garage.

Monté sur mon tabouret en bois, j'observe, par la fenêtre de la cuisine, les hommes qui tirent l'animal.

Bernie ouvre la marche, les chiens en laisse forment un bouquet houleux, joyeux, ils s'arrêtent, repartent, les grelots qui tintent. Bernie s'essaye à l'autorité.

Bernie, c'est le plus petit du groupe, de dos, on pourrait presque le prendre pour un enfant, de face, une tête un peu trop grosse pour un corps un peu trop

frêle. « Il abuse sur la bibine comme tous un peu ici dans ce trou du cul du monde », c'est Michel qui dit toujours ça. À l'instant, il fait équipe avec Fernand. Aussi grand et gros que Fernand est grand et fin, sa veste relevée dans l'effort laisse apparaître son ventre gras.

Chacun une corde autour des épaules, ils tirent la bête par les pattes arrière. Une longue traînée rouge à leur suite dans la neige. Je vois la tête de l'animal rebondir sur la terre. Couronne de bois. Langue rose sortie qui pend et frappe le sol.

Arrivés dans la cour, on attache les chiens.

Michel rapproche son 4 × 4. Il ouvre le coffre, abaisse la banquette arrière. « Michel, c'est comme un frère pour Fernand, des campagnes, ils en ont fait ensemble. » C'est chez lui que les découpes se font.

« C'est pas une retraite de soldat qui aurait suffi. Et puis aussi, retraité à quarante-cinq ans c'était un peu jeune, et l'oisiveté la mère de tous les vices, c'est à rendre fou, pour finir comme le frère alcoolo, non merci ! »

Alors Michel le baroudeur, à la fin de son contrat, à son retour d'Afrique, avec les contacts qu'il s'était faits là-bas, c'était facile d'avoir des peaux.

Michel, il empaille les animaux, il leur redonne vie, en quelque sorte, aux animaux morts. « Taxidermiste, on dit. Derme pour la peau, taxi, je ne sais plus. »

« On ira un jour chez lui, je te promets. Mais pas maintenant, petit ! » Fernand se lave les mains dans l'évier, l'eau qui s'écoule est d'un brun rouge.

« Il nous a bien fait courir, l'animal. C'est le Bernie qui l'a eu. Comme quoi, parfois, la bibine au lever, ça a du bon. »

Fernand s'esclaffe. Fifine hausse les épaules. Elle a réuni fromage, pain et jambon sur un grand plateau en bois qu'elle tend à Fernand. Hors de question qu'ils rentrent tous à l'intérieur, ils sont invités à se restaurer au cul des voitures. C'est la tradition.

Le cerf est roulé dans une grande bâche, ses bois majestueux disparaissent.

Un ornement absent de la tête de la biche qui salue chaque visiteur et même possiblement plusieurs fois par jour si vous empruntez la porte principale de la maison. C'est la porte principale, et pourtant, c'est toujours par-derrière, côté cuisine, que l'entrée dans la maison se fait. Celle de devant, c'est pour les invités, les étrangers surtout. Parce que les connaissances, elles font le tour systématiquement et c'est au carreau de la cuisine qu'elles s'annoncent.

Les hommes sont restaurés, les chiens calmés.

Ils se saluent d'une accolade, chacun s'en retourne chez soi. Le partage aura lieu en fin d'après-midi chez Michel. C'est à lui qu'incombe de dépecer, d'éviscérer et vider la bête, de la découper en morceaux.

Le choix se fera ensuite par tirage au sort. Sur chaque morceau une carte à jouer, un double des cartes dans un chapeau, chacun en tire une, et lui est échu

le morceau correspondant.

Happy dort blotti près du poêle. Fifine a accepté que le chien se sèche à l'intérieur de la maison après cette matinée glaciale et neigeuse.

Le repos des guerriers, les souffles à l'unisson, chien et maître ronflent.

Il fallait être fort, pas d'autre vague, pas d'autre drame.

Que tout aille bien, que tout soit lisse.

Dans les pas de Fifine ou de Fernand.

Le rythme de l'un ou de l'autre je suis.

Peu à peu, je m'aventure, seul, dans le jardin.

Je m'exerce à grimper dans les arbres.

Accéder aux premières branches reste le plus difficile jusqu'à ce que Fernand, qui observe mes vaines tentatives, m'initie à la technique des cocotiers…

Michel et Fernand la nomment : « celle des bamboulas ». Fifine enrage, ça les fait rire. Elle me demande de dire : « celle des cocotiers », j'obéis. J'aime bien Fifine aussi, j'ai envie de lui faire plaisir.

« Le plus simple pour que les pieds épousent les reliefs des troncs, c'est d'être pieds nus. Le corps parallèle à l'arbre. Les mains entourent le tronc comme les doigts des pieds. L'ascension se fait, main gauche et pied gauche, du même côté. Évidemment un tronc lisse est recommandé, les bouleaux en bordure du bois sont parfaits. »

Fernand et Michel, après s'être mis mutuellement à l'épreuve, font maintenant la course avec moi.

Au début, je glisse et tombe, de si peu. Puis au fur et à mesure d'un peu plus haut. Alors là encore une autre technique : l'art de la chute pour parer à toute fracture.

Première leçon de ma hauteur puis d'un rondin, puis de deux, puis du muret entre la cour et le jardin, puis du toit du garage… J'aime ça : me laisser tomber et rouler sur le flanc droit ou gauche, peu importe. L'important est de garder les yeux bien ouverts, d'être capable de voir arriver le sol, et de l'épouser d'un côté. Un roulé-boulé contrôlé par le regard.

« C'est la peur qui t'empêche ! Non, mais là tu risques rien ! De ta hauteur sur le tas d'herbes, franchement, fais-moi confiance. Regarde ! Regarde bien le sol qui arrive. Voilà ! C'est bien. Quand tu vois, tu ne risques rien. »

Fernand s'élance. Son sourd. Paume de la main qui frappe le sol à l'arrivée. Jambes longues qui se redéploient, de l'horizontale à la verticale.

Fernand sourit de ses exploits. Bouche bée, je suis.

Fifine bougonne : « C'est bientôt fini tes entraînements ? Fous-lui la paix ! »

« Mais ça lui plaît ! Hein, Simon ? C'est bien ? »

Je ne réponds pas, je plonge à nouveau.

Fifine hausse les épaules et continue d'étendre le linge. Son corps derrière les

draps, théâtre d'ombres. Corps allongé, corps tassé, la lumière sculpte sa silhouette.

Mes pieds comme mes mains, la peau est rêche.

Fifine régulièrement m'ausculte, chasse aux tiques et aux échardes.

Les pieds dans la bassine, l'eau de Javel, les effluves me rappellent la piscine municipale.

Je pense à Léo.

Est-ce qu'il pense à moi aussi ?

L'automne, la pluie.

L'hiver, la neige.

Qu'en sera-t-il du printemps ?

Ce matin, l'oiseau en plein vol s'est fracassé contre la vitre de ma chambre. Fifine s'active déjà dans la cuisine, Fernand dans l'appentis, j'entends la scie sauteuse. Je dévale les escaliers quatre à quatre… non, deux à deux.

Pieds nus dans le jardin, la chouette est là. Une aile déployée.

Happy surgit. Je saisis l'oiseau rapidement. Le protéger d'une seconde mort.

Il est tout chaud.

Happy, par jeu, bondit et jappe.

Je crie après le chien, Fernand s'approche. Je tends mes mains vers lui.

L'aile ouverte flotte au vent.

« L'oiseau est rare, me dit-il. Il devait être bien déboussolé, en plein jour, et surtout chez nous. Il a dû faire un long voyage. »

Dans les mains de Fernand il paraît si fragile. D'une blancheur éclatante, les ailes mouchetées de brun, et de grands yeux jaunes.

Je sens les miens se remplir de larmes quand Fernand m'annonce qu'il est mort. Je m'élance dans la cuisine, mes pleurs s'accompagnent de hoquets qui me traversent le corps : « Qu'est-ce qui se passe ? » Fifine est inquiète et vient vers moi. Elle s'essuie les mains dans le tablier, pas suffisamment sans doute, quand d'une de ses paumes elle relève une mèche de cheveux, la farine, comme de la neige, accompagne son geste.

« L'oiseau blanc, l'oiseau blanc, il est mort… »

Fernand dépose l'animal sur la table. Il ordonne à Happy de rebrousser chemin. Le chien s'exécute à reculons… les yeux fixés envieux des caresses de son maître pour ce corps qui ne vit plus.

Blotti contre Fifine qui s'est agenouillée à ma hauteur, je peine à arrêter mes pleurs.

« On va aller chez Michel. »

Fifine refuse, elle dit que « ce n'est pas prudent, ça va attiser la curiosité des voisins si on nous voit ensemble ».

« Qu'est-ce que tu racontes ? Qui veux-tu qu'on croise jusqu'à chez lui ? Et

puis même, au cas où, sous la bâche, ils y verront rien. »

Je me suis installé à l'arrière du pick-up, allongé sous une bâche comme l'avait annoncé Fernand, sur le dos.

J'observe le ciel, et son bleu paradis, presque vert comme sur l'image accrochée sur la porte intérieure des toilettes, nul angelot dodu dansant dans ce ciel-là.

L'oiseau repose tout près dans une boîte en carton rectangulaire. Il ne pleut pas. Il n'aura pas froid non plus, je l'ai emmitouflé dans l'écharpe que j'ai tricotée avec Fifine. Rouge framboise écrasée, le sang accordé.

Ses yeux aussi grands que des yeux humains. Jaunes d'or, ils sont.

L'intensité bientôt va disparaître, et c'est elle qui va donner le plus de fil à retordre à Michel. C'est la première chose qu'il nous dit quand il s'empare de la boîte et qu'il découvre le nyctalope.

Michel nous reçoit dans son laboratoire. Dans cette pièce, des animaux empaillés de petite taille lui tiennent compagnie, quelques rongeurs.

Un écureuil, un petit renard, leur pelage soyeux doux au toucher.

« Ils sont morts et pourtant on dirait qu'ils sont prêts à bondir, n'est-ce pas ? Et bien, tu vois, ton harfang, parce que, oui, Fernand a raison, c'est bien une chouette des neiges, on va lui refaire une beauté. Si tu veux, tu le feras avec moi. Qu'est-ce que t'en penses ? » Je ne sais pas si je peux accepter, je regarde du côté de Fernand, son sourire tendre m'engage à dire oui.

C'est décidé, demain, quand Fifine et Fernand viendront en ville faire le marché, ils me déposeront chez Michel.

En attendant, il ouvre une porte métallique, et glisse la boîte en carton sur une planche en plexi, un réfrigérateur, garder la bête au frais. Il sera temps demain de l'évider, et d'échapper ainsi pour l'heure à toute bête friande de sang frais.

Au retour à nouveau sous la bâche, il fait nuit, je n'entends que le son du moteur.

Je reconnais le chemin qui mène à la maison, les pneus accrochent la terre, des bosses et des trous plus nombreux, comme dans un manège.

Fernand n'a pas encore arrêté la voiture, je bondis hors du coffre, roulé-boulé. Je franchis la porte de la cuisine dans un halo de poussière.

« L'oiseau, demain, il aura ses yeux, l'oiseau, demain, il sera comme vivant », m'a assuré Michel.

« Michel, on peut lui faire confiance, il en a empaillé quelques-uns. »

Fifine acquiesce aux dires de Fernand.

« Une journée entière pour faire comme si. C'est long. C'est court. Une journée il faut compter. Un oiseau, quand on l'attaque, il faut en finir, parce que la peau elle sèche très vite. » Je répète ce que j'ai entendu.

« L'oiseau, c'est différent des mammifères. Les mammifères, par exemple comme le blaireau, on les ouvre par le dos. Comme ils ont le ventre qui touche par terre, ils n'ont plus de poils. Si on les ouvre par le ventre, on voit les cicatrices systématiquement… Dans le poil, on voit rien du tout. Que les oiseaux, on les ouvre par le ventre. On décolle la peau délicatement, tout doucement, du sternum jusqu'en bas, hein… Avec un scalpel ! C'est des outils de chirurgie, oui.

Une fois qu'on a décollé tout le corps, je sectionne l'aile à la base du corps, l'épaule si tu veux… Je détache les ailes pour pouvoir sortir le corps… et après on remonte le cou jusqu'à sortir la tête.

On retourne la peau jusqu'au bec… Je sectionne le cou au ras de la tête…

La tête, je la laisse accrochée au bec. J'enlève toute la viande qu'il y a autour du bec. Ça, c'est la cervelle, les joues. Et puis les yeux. Oui, y'a très peu de chair. Je mets le crâne à nu.

Ça va ? »

Je suis chaque geste de Michel. Fasciné par ses paumes de main si larges et si agiles sur ce corps si frêle. Des doigts qui s'arrêtent de trembler, l'outil pointu et tranchant comme une lame de rasoir. Sa voix grave et son accent d'ici me bercent. Je me sens bien dans ce laboratoire, comme dans une caverne.

Michel opère debout. Je me suis installé face à lui, grimpé sur un tabouret en métal, le haut du corps sur l'établi, ma tête dans mes paumes, à hauteur de l'action.

Je n'ai pas peur.

Je n'ai aucun dégoût.

Du sang, j'en ai déjà vu.

Est-ce que Michel le sait ?

« J'ouvre les ailes avec le scalpel. Je fais une incision pour ouvrir l'aile à l'intérieur. Y'a aussi de la chair. Il faut enlever la chair. Je fais les deux ailes comme ça. Après ça, bien entendu, y'a du sang, et de la graisse de l'animal aussi. Tout ça, je mets dans de l'eau tiède. Oui, tout le plumage avec la peau, l'enveloppe de l'animal, dans de l'eau tiède avec du dégraissant. Je laisse tremper tout ça une demi-heure. »

À ce moment-là, la porte s'entrouvre, je vois passer la tête d'une femme pas plus grande que moi presque, je pense que c'est sa fille. Michel fait les présentations, c'est sa femme, elle s'appelle Mia, elle est thaïlandaise. « Mais je parle très bien français. »

À peine est-elle sortie que Michel balance : « Eh oui, petit, je me suis dit quand la mienne a foutu le camp avec le pompier de service… Oui, qu'est-ce que tu veux ? J'étais jeune, en vadrouille tout le temps avec les missions… Une jeunette qui répond au doigt et à l'œil, loin des siens, et serviable comme le

sont les niakouées… Et je peux te dire que c'est pas une légende… Je m'étais juré qu'à la retraite, nom de Dieu, j'allais pas me faire chier avec une Blanche qui allait me réclamer ceci ou cela, égalité, et parité, et tout le tintouin… »

L'oiseau rincé à présent à l'eau tiède, Michel le met dans un tonneau de sciure de bois pour sécher la plume.

« Oui, c'est de la sciure normale, de la sciure de bois, ça imbibe l'eau qui y'a dans la plume. Tiens ! Sors-le de là… Secoue donc pour faire tomber la sciure… Voilà. » Je suis ses instructions.

« Pour remplacer la chair, les joues du crâne, je mets de la terre à modeler, quoi… Et pour le corps je sculpte avec ça, c'est de la mousse dure, polyuréthane… Je prends des fils de fer que je passe le long des ailes pour que quand je vais les replier, ça suive la jointure de l'os. La forme des os, du cou, tout. »

Ses paroles accompagnent ses gestes, il accélère son débit quand ses doigts s'exécutent plus rapidement.

« Je passe un fil de fer que je fixe dans le crâne, dans le morceau de mousse qui remplit le cou de l'animal, et je le pique dans le corps en mousse… Oui, tout est planté dans le crâne et dans le corps en mousse… Les deux fils de fer des ailes sont fixés dans le corps en mousse aussi… Après, il y a deux fils de fer qui passent dans chaque patte. Après tout ça, je tanne la peau avec un pinceau, je mets du tannant pour oiseau, partout. Je mets la fibre synthétique dans les pattes pour remplacer la chair de l'oiseau. Je recouds les ailes à l'intérieur pour cacher les fils de fer et les os qui restent dedans. Je recouds tout le ventre de l'animal. Après je remets en forme. Je replie les ailes. Je le remets sur ses pattes. Il reprend sa forme naturelle, hein ? »

Il se retourne vers un grand coffre en bois, quand il soulève le couvercle, je pousse un cri de surprise, d'effroi presque. Des centaines de paires d'yeux qui me fixent : « Lesquels tu veux ? J'ai toujours des yeux d'avance. »

J'en choisis des similaires à ceux que j'ai cru distinguer quand je l'ai recueilli : or, comme l'or, cascade d'or.

J'opte pour que les ailes soient déployées. L'oiseau sur une branche, oui, ça me plaît.

« Ça me plaît à moi aussi, c'est important que le client soit content !… »

Large sourire, yeux verts rieurs, peau tannée de soleil brûlant.

« Quand je suis rentré de là-bas, j'en avais bouffé de l'humain et de leurs saloperies. Je me suis toujours dit que je ferais bien ça moi, tout seul avec mes bêtes, je leur donne vie, un peu comme Gepetto avec son Pinocchio… Et puis

les contacts sur place pour de l'africain, je pouvais… Y'en a qui vont payer jusqu'à des cinquante mille euros pour des safaris, des lions, des zèbres, ils les font dépouiller sur place par les blacks, ils me les envoient par containers, dans des caisses, des cantinières… »

Est-ce qu'il était si seul pour me parler autant ?
C'est à se demander quand même si Mia parle si bien français qu'elle le dit.

Une journée particulière que je raconte à Fernand et Fifine à mon retour. L'oiseau, il trône sur la table du salon pour ce soir seulement. Parce que cette race, normalement, elle est protégée et personne ne peut la garder chez lui, même morte. Dans ma chambre à l'étage, il sera bien. Oui, sur le rebord intérieur de la fenêtre, il aura l'impression d'être un peu la tête dans les nuages.
Je lui ai donné un nom, je ne leur dis pas, ne l'appelle pas devant eux.
Je ne veux pas qu'ils se moquent de moi : Louisa, comme ma mère. Comme ça, quand je le prononce, j'entends mon père, parce que moi, ma mère, je l'appelais : maman.

Je ne ferme pas les volets cette nuit, la lune est là, pleine. Et je veux qu'il en profite aussi.

Est-ce que l'eau de cette mer sur la dernière photo reçue est aussi claire que la rivière qui longe la forêt ?

La chasse est terminée, la saison de la pêche s'ouvre.
Je sais nager, mais Fifine et Fernand ne m'ont jamais vu le faire, ils m'obligent à mettre ce gilet qui me serre sous les bras, Fernand a vu trop petit ce matin au supermarché.
« Mais non ! Avec ce gros pull que t'as aussi aujourd'hui, c'est normal… Tu verras que quand il fera plus chaud, tu seras à l'aise en tee-shirt là-dessous. »
Fernand n'aime pas avoir tort, et comme Fifine, j'apprends à lui faire croire qu'il a raison. Je n'ai pas envie de le voir faire la tête toute la journée ou s'emporter sur un détail et l'entendre jurer « comme un charretier ». Je demande, et aucun n'est capable de me dire d'où vient cette expression.

C'est la mise à l'eau de la nouvelle barque de Fernand.
Aujourd'hui, les hommes peuvent se relayer aux rames, on n'utilisera pas le moteur.
Un baptême, une occasion pour les chasseurs de se retrouver à boire un verre, ou deux et plus… Et de se transformer en pêcheurs de truite et autres poissons d'eau douce.
Fifine est avec nous, Mia et la femme de Bernie aussi, Gigi.

Gigi, c'est aussi la sœur de Michel, et depuis qu'ils sont nés, avec Bernie, ils

se connaissent. « Même jour à la maternité, c'est sûr que c'est pas commun, hein ma grande ? »

Bernie la prend par la taille, je vois ses doigts disparaître dans les plis du ventre de sa belle. Gigi glousse, et ses soubresauts font tanguer l'embarcation.

J'ai oublié de dire que Gigi n'est pas seulement grande mais elle est aussi grosse.

C'est leur jour à eux, aujourd'hui. Famille nombreuse : cinq enfants. Plus que deux à charge. La douée qui est au lycée en pension dans la grande ville et la petite dernière, trisomique, gardée ce jour par la mère de Gigi.

« Quand on est comme ça sur la rivière, c'est un peu comme si je voyageais, quoi, on voit les choses différemment. J'oublie les soucis du quotidien, ça me berce. On est calme, dans le bateau. On n'a pas le choix de toute façon. Et puis ce silence, ce silence qui me remplit les oreilles. Y'a qu'ici, comme ça, avec mon homme et le son des rames, que je le supporte. »

Quand Fifine dit « mon homme », j'entends toujours, je crois, de la fierté dans sa voix, et j'ai l'impression aussi que ça plaît bien à Fernand, il se redresse « comme un coq, et il bombe le torse, mon salaud », ça, en général, c'est Michel ou Bernie qui en fait la remarque.

Il fait beau. Le pique-nique touche à sa fin.

Bernie et Michel, bien avinés, entourés de quelques « cadavres de bouteilles », comme ils disent, chahutent et font le pari de se mettre à l'eau.

Eh oui, cet hiver avec le glacial mois de janvier, la rivière gelée, le rituel de la baignade du premier de l'an n'a pas eu lieu.

J'observe le petit groupe du haut d'un pin.

Je vois loin. Toit de verdure de la forêt. Nul habitacle.

Les fesses blanches et poilues disparaissent dans la rivière d'un même élan.

Je guette les têtes reprendre leur souffle, les derrières tout blancs de nouveau, les femmes rire.

Fifine collée contre Fernand, les pieds dans l'eau, les bras du mari ceinturant la taille de la femme. Le couple hilare quand Michel au retour surgit devant eux d'un coup, tel un crocodile, le sexe à l'air. Mia se précipite vers lui, et l'enveloppe du tissu qui faisait office de nappe, des mots en thaïlandais que personne ne comprend mais qui font sourire Michel.

C'est seulement une fois qu'il se pavane nu comme un ver au bord de la rivière que Fifine ou bien Mia semblent se souvenir de ma présence. Fernand me hèle, je les rejoins quand Bernie sort de l'eau péniblement, le souffle court.

Gigi maugrée, elle lui frotte vigoureusement le dos. Il peine à remettre son caleçon, les deux pieds dans le même trou, il chute ! Et tous de s'esclaffer à nouveau.

Moue de Gigi, qui me prend à témoin : « Ah, Simon ! Les grands, c'est pas toujours très sérieux, tu vois. »

Fifine me cache la tête contre son ventre. Les sexes poilus des hommes, je les

ai vus déjà. Je ne dis rien. J'aime bien quand je suis comme ça contre son ventre chaud.

« Ah, c'est la nature ! C'est la nature aussi ! » Chant victorieux de Michel qui a vaincu le froid.

Les jours sont encore courts, il est temps de rentrer.

Moteur activé, la barque de ce matin ne se ressemble plus. Son d'un bolide.

Tous silencieux. Assis dans le sens de la marche, les femmes d'un côté, les hommes de l'autre.

À l'arrière près de Fernand, ma main posée sur la sienne, nous maintenons le cap.

La puissance du moteur oblige chacun des passagers à s'accrocher des deux mains, les écharpes et les chevelures vont au vent, les fermetures des cabans fermement remontées.

Légèreté commune.

Je vois leur profil se découper dans les ondes, dans les herbes des bas-côtés, roseaux sauvages.

Brume dans la pièce
Vapeur, attention l'eau est chaude
Savonne-toi
On frotte, on frotte
Les cheveux aussi
Ouh ça pique, ça pique dans les yeux

Rituel du bain, de celui-là aussi je me souviens.

La carte est arrivée ce matin.

Prise du haut d'une plate-forme sans doute, la mer tout autour. Couleur de l'onde : noire. Immensité des eaux. Capable d'avaler le père de celui dont le nez s'allonge. Le dos bombé du mammifère au dernier plan. Je ne mens pas. Je l'accroche dans ma chambre. Roulé-boulé sur mon lit, joie.

Je rejoins Fifine dans la sienne pendant qu'elle y fait le ménage. Je pratique la roulade sur le sien également. Elle peste. Je recommence. J'enchaîne avec les pieds au mur, grand écart.

Le son d'un moteur dans le lointain.

Le véhicule se rapproche. Voiture de ville qui bondit, contourne les trous parsemés sur le chemin, chaloupe. Inconnue au bataillon.

Fifine ne prend pas le temps de refermer la fenêtre. S'engage rapidement dans le couloir. Elle troque en bas des escaliers ses chaussons d'intérieur contre une paire de chaussures de ville… tablier et escarpins vernis. Extirpe une des clefs suspendues sur un tableau en bois dans la cuisine.

C'est la première fois que je franchis ce seuil-là, je fais un vœu sous le regard

de la biche.

Fifine sort, je l'accompagne là encore. Nous patientons sur le perron.

Le soleil tape dans le pare-brise, difficile de percevoir les visages avant que les portières ne s'ouvrent : un homme, une femme.

« Va chercher Fernand. » C'est un ordre, et la fermeté que j'entends dans la voix de Fifine me propulse vers le garage. Le son du moteur sans doute, je bute déjà dans les jambes de celui qui est demandé. Ses yeux acérés, il s'essuie les mains dans le torchon attaché à son ceinturon.

J'emboîte son pas, et nous revenons ensemble vers les nouveaux arrivants. Happy bondit vers la femme, qui sur ses hauts talons peine à avancer vers nous.

« La terre meuble, il a plu cette nuit, oui, la boue, Happy, viens là ! » C'est Fifine qui commente.

La femme ébauche un sourire, l'homme s'est rapproché d'elle, elle s'accroche à son bras. La femme comme l'homme tous deux élancés, fins, le port altier. L'homme cheveux blancs, raie sur le côté, costume. « C'est un monsieur c'est sûr. »

Talons hauts sur jupe plissée, tailleur en lainage, carré de soie qui orne le cou gracile. Yeux bleus.

Les hommes se serrent la main.

La femme remonte sa main dans ses cheveux, une boucle de son chignon défait : « Oui, le trajet a été long. »

Elle se penche à ma hauteur, s'adresse à moi : « Tu ne me reconnais pas ? »

Je vois le bas de sa bouche trembler. Je relève la tête vers Fifine, toute tendue vers Fernand elle se tait. Je me tourne vers lui.

« Je suis ta mamie, la maman de ta maman. Tu ne me reconnais pas ? »

« Comment tu veux qu'il nous reconnaisse ? On l'a vu, il était encore dans son berceau. »

Je plonge dans ses yeux, un bleu commun, oui. Je ne sais pas quoi dire. Elle me serre dans ses bras, je me laisse étreindre. Je respire son cou, nul effluve connu.

Elle se relève, sans un regard, se détourne pour se moucher. Elle remet sa main dans son chignon, esquisse un sourire vers l'homme. Il s'est approché d'elle, d'un geste de la main efface le trait noir qui s'est dessiné sur sa joue droite. Pourquoi pas sur la gauche ?

Fernand les invite à entrer dans la maison.

Les invités ont pris place sur le canapé. Fifine s'active dans la cuisine, café, thé, ses gestes nerveux. Fernand est concentré à préparer un feu dans la cheminée, « l'humidité dehors, en mars, oui, il peut encore faire froid ». Des banalités s'échangent.

Je suis debout mon corps caché par le dossier du fauteuil, ma tête dépasse et y repose. J'observe ces gens : mon grand-père et ma grand-mère.

Non, ça ne me dit rien.

Non, je ne me souviens pas.
Non, je ne m'ennuie pas ici.
Oui, je sais lire.
Non, je ne vais pas à l'école.
Oui, c'est Fifine qui m'apprend.
Je connais le nom des oiseaux.
Certains chants même je peux les reproduire…
Les questions s'enchaînent, je réponds.

Fernand a rejoint Fifine. Ils reviennent tous deux dans la pièce. J'en profite pour grimper à l'étage chercher la chouette.

Quand j'en redescends, Fifine m'annonce qu'ils doivent avoir une conversation de grands. Je pose l'oiseau sur la table.

« Tu peux aller jouer dehors si tu veux. » Je capte son regard qui fuit, sa main caresse ma joue, avant de saisir la poignée de la porte et de la refermer derrière elle.

J'obéis. Je rejoins Happy dans le jardin.

Ils me voient, je les vois aussi.

Intérieur extérieur. Je n'entends pas ce qu'ils disent.

Des gestes courtois. Fernand qui sert les boissons, Fifine qui tend le sucrier… Tous leur tasse en main, ils agitent leur petite cuiller d'un même élan.

J'imagine le son du métal sur la porcelaine que « l'on n'utilise que dans les grandes occasions ».

C'est le grand-père qui parle, la grand-mère acquiesce.

Elle se tourne régulièrement vers Fifine, qui se tait. Je la vois figée sur le rebord de son siège à bascule, pas de mouvement.

Fernand argumente, ses mains s'agitent en même temps que ses dires.

La grand-mère, droite comme un i, redresse la boucle à nouveau rebelle dans son chignon, elle plisse les yeux et s'élance. Je perçois sa bouche s'activer, la main de son mari vient lui tapoter la cuisse comme pour la freiner, ralentir son rythme de paroles à mesure qu'elle enchaîne et qu'elle se tourne maintenant vers Fifine qui s'exprime à son tour.

Quelle parole déclenche la furie de Fifine si douce ?

Elle bondit de son siège, agrippe la grand-mère par les cheveux, les deux femmes luttent, les maris s'y prennent à plusieurs reprises pour les séparer, j'entends les cris.

Le chignon s'est défait. La grand-mère passe sa main dans ses cheveux, se baisse, ramasse un postiche au sol, sa belle coiffure n'est plus.

Le grand-père referme la veste de son costume. Il entraîne sa femme par le bras, au-dehors.

Je le vois se retourner et pointer un doigt menaçant vers Fernand qui s'est

rapproché de Fifine, l'enlace. Les pleurs de Fifine. Une manche de son corsage déchirée. La lutte sauvage.

Les portes de la voiture claquent. Le moteur résonne. Il fait taire les oiseaux.

« Désormais le calme n'est plus », j'entends Fifine le murmurer et je comprends que c'est grave quand je les surprends tous les deux, elle assise à son tour dans le canapé, caressant la tête de Fernand. Il a plongé la tête dans sa poitrine, la tète goulûment. Les deux sanglotent, des rideaux de pluie qui me rendent invisible.

Toni les a prévenus. Trop tard. Leur fille était déjà enterrée. Est-ce qu'ils peuvent comprendre quand même ? Serrer leur enfant une dernière fois dans les bras ? Même devant la mort, il n'avait pas su pardonner. Quand même c'était bien de sa race de ne pas pouvoir le faire. Un sauvage ! Avec le temps, ils s'y seraient faits à ça ! Leur fille avec un dégénéré pareil… Il avait su y faire quand même… Séduire Louisa ce n'était pas si difficile, elle a toujours été fragile, les nerfs, la grand-mère aussi était comme ça. C'est certain qu'avec l'enfant ça avait changé la donne… Qu'est-ce qu'il croyait, Toni ? Ils ont un cœur quand même ! Cet enfant, c'est un peu d'eux aussi. Alors disparaître comme ça… Avec les moyens d'aujourd'hui, ce n'était pas très difficile de le retrouver. Et pour l'enfant, ils avaient d'autres ambitions que de le laisser dans ce trou du cul du monde avec une bande de dégénérés !…

C'est certain que cette phrase-là, il fallait se la manger quand même et que c'est pour ça que Fifine, elle avait dû bondir.

J'entends mon cœur taper dans mes oreilles. Tous les trois installés à l'avant du pick-up, c'est mon premier jour dans cette nouvelle école.

Le lendemain même de la visite, la lettre recommandée est arrivée.

Fernand et Fifine ont pris conseil auprès du voisin de Bernie et Gigi, l'avocat.

Ils ont appelé mon père dans la nuit avec les décalages horaires. Faire en sorte que le cadre soit irréprochable, échapper aux griffes des grands-parents, et de leurs demandes, de leurs menaces.

Classe unique dans le bourg le plus proche.

Je m'installe spontanément à côté de Marguerite, la fille de Bernie et Gigi. Marguerite comme un rempart, un bouclier. Je crains les assauts des autres.

Sa différence me la rend proche, je suis l'étranger, le nouveau.

Elle me sourit, me prend la main dans la cour, m'entraîne.

Marguerite est trisomique, et elle sait se faire respecter. Sans doute sa taille y est aussi pour quelque chose. Elle est grande et grosse comme sa mère, et avec ses deux ans, et même plus, de retard, des centimètres qui m'obligent comme tous les autres à lever la tête quand je m'adresse à elle.

Elle sourit beaucoup, s'émerveille, s'esclaffe. Elle peut aussi soudainement se mettre en colère parce qu'une mine de crayon se casse sous ses doigts malhabiles.

Madame Malige réclame l'ordre, dedans comme dehors, en utilisant un sifflet accroché à son cou.

Le son comme un roucoulement.

« Oui, c'est assez doux et ça m'empêche de crier, de me faire mal aux cordes vocales. Avec le temps, je ne peux même plus chanter sans risquer l'extinction de voix… »

Avec Marguerite, Madame Malige s'y prend différemment. Elle s'approche toujours rapidement à chacune de ses demandes et systématiquement s'adresse à elle comme si elle parlait à une adulte.

« Que se passe-t-il, Marguerite ? Est-ce que je peux t'aider, Marguerite ? » Elle enchaîne les questions, tout en lui retirant avec une grande fermeté tout objet avec lequel elle pourrait se blesser ou nuire à un élève.

Les crises sont peu fréquentes, de moins en moins, selon elle. Bernie et Gigi sont rassurés. Nous tous.

Marguerite grossit à vue d'œil. L'adolescence et les hormones. Et ce ne sont pas les enchaînements que Madame Malige nous propose pendant les séances de gymnastique qui pourraient suffire à lui rendre une taille de sylphide.

Madame Malige est passionnée par la danse classique. Elle a fait installer sous le préau une barre en bois, « comme à l'opéra », aime-t-elle répéter, à tous les nouveaux arrivants, lorsqu'elle fait la visite de sa modeste école.

Elle aime clamer haut et fort : « Une classe unique peut-être, une classe unique surtout avec mes 100 % de réussite ! Mis à part, bien sûr, des cas comme Marguerite… »

Elle aime aussi montrer à chacun sa grande souplesse. « L'entraînement, c'est la clé ! Pour tout, c'est comme ça ! » Alors l'apprentissage des « premières, secondes et autres pointes », qu'il fasse moins 10 ou plus de 30 degrés, c'est le rituel, chaque jour avant de démarrer les leçons.

« Un corps sain dans un esprit sain » ou bien l'inverse ?

Je n'ai pas pu résister à l'attraction de l'arbre qui trône au beau milieu de la cour de l'école. Je me suis déchaussé, j'ai donné mes baskets et mes chaussettes à Marguerite, elle est partie jouer à l'élastique avec d'autres. Elle maintient mes chaussures fermement dans chacune de ses mains, et ses bonds légers… C'est étonnant ! Elle est si grosse pourtant.

Je grimpe rapidement, des nœuds de bois sur le tronc facilitent les appuis. J'observe les autres qui s'activent dans la cour. Il fait grand beau ce jour. Derrière chacun leur propre ombre se déploie au gré de leurs allées et venues.

C'est avec Fernand que j'ai appris les points cardinaux.

Le préau, sud-sud-ouest.

Je suis assis là et je pense à là-bas. Grand Nord.

Coup de sifflet.
Je reste un moment, un peu trop sans doute.
Le chant des feuilles qui s'agitent avec la brise a capté mon attention.
Ils rentrent dans la classe. Chacun reprend sa place.
Mes chaussures trônent à présent sur la table de Marguerite. Je n'ose pas descendre quand j'aperçois Madame Malige les brandissant au-dessus de la tête de Marguerite qui ne pipe mot.
Le sifflet retentit et envahit tout l'espace. Quand Marguerite se jette sur elle et tente vaillamment de récupérer ce que je lui avais confié, Madame Malige bascule.
C'est Chloé, la benjamine de la classe, qui pointe son doigt en direction du sommet de l'arbre. Madame Malige se rapproche de la porte vitrée.
Quand nos regards se croisent, j'ose alors aborder la descente.
Son visage comme un masque.
À mon arrivée au sol, Marguerite me tend mes chaussures avec fierté. Elle n'a pas le temps de commencer son récit que Madame Malige se tient face à nous.
J'aperçois les élèves agglutinés derrière la porte vitrée.
Marguerite m'a pris la main : « La maîtresse, elle crie, mais elle est pas me… méch… méchante. »
Les paupières de Madame Malige clignent rapidement, des plaques sur son cou, et ses joues, toutes rouges. Pour elle, c'est une première, dans sa cour elle en a vu pourtant, mais alors là… que dire… que dire… c'est certain qu'il en faut du courage pour grimper comme ça, mais ici, elle est responsable de nous, et elle ne tolérera dorénavant aucune ascension.
« Si, celle de la corde sous le préau est permise.
– Pourquoi celle-ci et pas l'arbre ?
– Parce que c'est comme ça, c'est la loi ici, on monte à la corde…
– Qu'est-ce que c'est la loi ?
– Oui, est-ce que l'un de vous peut me dire ce que c'est que la loi ? »
À présent, c'est l'ensemble de la classe que Madame Malige questionne.

J'ai déjà entendu ce mot.

« Regarde ce qu'on a reçu. C'est les parents de la folle, ils demandent après Simon…
– Arrête ! Ne l'appelle pas comme ça, je t'ai déjà dit.
– Oh ! Ça va, il dort.
– Qu'est-ce qu'on fait ?
– J'en sais rien de ce qu'on fait…
– Faut en parler à Toni.
– Le petit, il nous l'a confié. Il nous fait confiance. C'est le nôtre…
– Les parents de sa mère par rapport à nous…

– Quoi la loi ? Qu'est-ce qu'elle dit la loi ?
– Le petit, il a l'air bien.
– Oui, il est ici chez lui. Ici, c'est chez nous. Personne ! Tu m'entends ? Personne fera la loi chez moi !
– Calme-toi, Fernand ! Et va pas le réveiller avec tes jurons !
– Mais merde ! Il en a pas assez chié comme ça ? Bordel de Dieu ! Ils vont pas nous le laisser tranquille notre Simon… »

C'était sans doute quelques jours plus tôt.
Une semaine ?
Trois jours ?
La veille ?
Le temps désormais n'a plus d'importance.

Ce matin-là, j'ai pensé à ce jour-ci.

La voiture de ville garée au coin de la rue, je l'aperçois quand je franchis le portail de l'école.

Je m'en souviens parce que Fifine, elle, elle ne la voit pas. Elle est plongée dans la photo de classe.

Je suis assis entre les deux à l'avant.

Fernand démarre et dans un même mouvement de tête, lui et moi, nous regardons dans le rétroviseur la voiture qui se met aussi en route à notre passage.

Nous sommes suivis.

Fernand grommelle. Je ne comprends pas ce qu'il dit.

Je me retourne et constate par la fenêtre arrière que le poursuivant est toujours là.

Fernand me réclame le silence, pointant son index devant sa bouche tout en jetant un œil du côté de Fifine.

J'aime cette complicité masculine. Je nous sens forts.

J'ai bien conscience dans mon bombage de torse que je prends Fernand comme modèle. Et pour lui montrer qu'il peut compter sur moi, j'engage l'énumération de chacun de mes petits camarades. Fifine est ravie, je suis loquace. Pour une fois que je veux bien raconter ce qui se passe dans mon école.

Nous filons rapidement vers la maison, le chemin de terre à présent sur la droite. La voiture de ville a ralenti sur la route goudronnée. Quand je me retourne pour vérifier cet arrêt capté dans le rétroviseur central, la voiture redémarre et disparaît de notre champ de vision.

Que s'est-il passé ensuite ?
Tout a été très vite.

Le lendemain ou le surlendemain peut-être de cette vision sur la route, j'ai entendu Happy japper, Fernand lui réclamer le silence.

Conciliabule dans le salon : Bernie, Fernand et Fifine. Une grande enveloppe kraft, des papiers épars sur la table de la salle à manger. Le trio muet à mon arrivée. Je comprends que je vais passer les prochaines vacances chez ces grands-parents que je ne connais pas.

« Ils viendront te chercher dans quelques jours.
– Ça veut dire combien de jours ?
– Cinq jours pleins à partir de demain. Une petite semaine seulement.
– C'est la loi, leur droit parental.
– Et si je n'ai pas envie moi ?
– C'est une manière aussi de faire connaissance…
– Je veux rester avec vous, toute la vie.
– Nous aussi, on veut que tu restes avec nous toujours.
– Trois jours pour commencer, ce ne sera pas long…
– Est-ce que c'est loin ? »

J'ai reposé la question, aucun des trois ne m'a répondu.
Ils n'ont rien dit.
Ils n'ont pas menti.
J'entends le silence rugir en moi.

Est-ce que je n'étais pas prêt pour ce jour-là ?

Les week-ends, j'accompagnais Fernand sur les flots.

Pêcher longtemps tous les deux. Installer les lignes en bordure de rivière, attendre et guetter les bouchons.

Si la pluie surgissait, on trouvait refuge dans cette petite cabane au fond des bois. La cabane des chasseurs l'hiver. La clef sous la plus grosse pierre plate à côté de la pompe à eau.

Eau de source, eau précieuse.

Ici pas d'eau chaude. Une table, un banc et deux chaises. Un petit réchaud. Du Nescafé. Ni lait ni chocolat chaud. Pas de miel non plus. Des conserves. Des raviolis, c'est ce que je préfère. Le feu on pouvait toujours en faire un mais à l'extérieur, pas de cheminée, le conduit à l'intérieur bouché. « Il faudrait prendre le temps un de ces jours de voir ce qui a pu se foutre là-dedans. »

C'était un refuge possible. Au cas où.

Un matin, le son de la voiture. Le moteur. Maintenant reconnu.

Ici, le silence est tel que chaque nouveau pépiement s'entend et s'enregistre. Alors celui de cette carlingue…

Je n'attends pas que la voiture stoppe devant le perron.

Je ne finis pas non plus mon petit-déjeuner.

J'entends Fifine clamer : « Les voilà ! », Fernand arrêter la radio dans l'établi.

La porte de la cuisine sur la cour grande ouverte, j'aperçois Happy dans les pas de Fernand contourner la maison et rejoindre les arrivants.

Je cours. Je m'échappe.

Ce matin, j'ai remis mes chaussures qui font aller plus vite, le bleu de l'océan n'est plus, mes orteils à l'étroit. Je me déchausse et poursuis en chaussettes.

Ce chemin, je le connais. Sur la droite après cette butte recouverte de mousse, prendre le ravin, à l'aplomb. Je sais que là, à deux pas, un rocher pointe, j'évite. Qu'à cinq pas, à cet endroit-là, maintenant, la racine de ce cèdre éclate au grand jour, je contourne.

Je file, je vole. Louisa dans mon sac à dos me donne ses ailes.

Continuer la descente, oser se mettre sur les fesses et passer la barre de la roche comme sur un toboggan.

Le vent se lève. Les cimes qui dansent. Qu'en est-il des nids des sommets ?

Je poursuis, le souffle sous le sous-bois n'est plus désormais.

Gagner du temps. Passer par ce bosquet-là, épineux. J'avance en rampant. Visage griffé.

Le son avant la vue. Caquètements de canards. La berge.

Elle est là, la barque.

Décrocher le bout. La pousser le plus loin possible du bord, pas trop non plus pour y monter aisément. À l'aide des rames s'éloigner du bord. Attendre d'avoir suffisamment de profondeur pour abaisser la dérive, éviter qu'elle ne s'enfonce dans la vase. Relever le moteur. Et tirer fort sur le fil. Essayer à nouveau. Et encore une fois. Et encore une fois. Les doigts brûlés par la répétition. Toussotements, secousses, tirage. Cette fois-ci, c'est la bonne.

Le bolide bondit sur l'eau. Les tracés à l'arrière, les ondulations.

Je m'accroche comme je peux pour rester à l'intérieur de l'embarcation.

Je ralentis l'allure : intersection.

La rivière fait un coude, prendre le virage en douceur.

Tenter l'accélération à nouveau.

Être prudent, il faut être prudent, tourner à gauche et encore à gauche, non, ce n'est pas ça : à droite et encore à droite. Je me souviens du trottoir, de la rue que je n'ai pas à traverser. Cette sensation de l'air dans mes cheveux c'est la même que ce jour-là, où la main qui m'agrippe en courant me tire pour monter dans un bus.

Je vais mourir moi aussi. Je ne le sais pas.

Les chemins je les connaissais jusque-là. Cette rivière aussi. Celle-là, non.

Confluence des deux rivières. Le jour remue.

La barque saute et l’oiseau vacille. Des bonds et des creux. L’embarcation qui tinte sur les roches. Je ne maîtrise rien.

Submersion. Je cherche le ciel, et l’oiseau tombe à pic, me précède et s’enfonce dans la vase. Je manque d’appuis.

Battements des pieds sans fin.

Qu’en est-il de l’air ?

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

PREMIÈRE À ÉCLAIRER LA NUIT, 2016

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6e
www.pol-editeur.com

© P.O.L éditeur, 2018
© P.O.L éditeur, 2018 pour la version numérique

Cette édition électronique du livre *Simon* de Jocelyne Desverchère a été réalisée le 18 janvier 2018 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 9782818044438)
Code Sodis : N93571 - ISBN : 9782818044445 - Numéro d'édition : 327310

Le format ePub a été préparé par Isako
www.isako.com
à partir de l'édition papier du même ouvrage.

Achevé d'imprimer en janvier 2018
par Normandie Roto Impression s.a.s.
N° d'édition : 327309
Dépôt légal : février 2018

Imprimé en France